BnF Gallica

Nouveau Mercure galant

(1714)

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

BnF Gallica

Nouveau Mercure galant (1714). 1715/10.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
utilisationcommerciale@bnf.fr.

BLE
36

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Uu

(55)



Un 5195

NOUVEAU
MERCURE
GALANT.

BIBLIOTHEQUE IMPERIALE IMPR.



A PARIS,

M. DCCXV.

Avec Privilege du Roy.

MERCURE GALANT.

Par le Sieur Le Fevre.

Mois
d'Octobre
1715.

—

Le prix eſt 30. ſols relié en veau, & 25. ſols, broché.

A PARIS,

Chez D. JOLLET, & J. LAMESLE,
au bout du Pont Saint Michel,
du côté du Marché-Neuf,
au Livre Royal.

Avec Aprobation, & Privilege du Roi

MERCURE NOUVEAU

DEDIE'

A SON ALTESSE ROYALE

MONSEIGNEUR

LE DUC DE CHARTRES.

MONSEIGNEUR,

Si voſtre Alteſſe Royale n'a que de la diſpoſition à ne pas

s'ennuyer, (ce qui eſt d'autant plus vray-ſemblable dans un Prince de ſon âge, qu'en cela tous les hommes luy reſſemblent) je la ſupplie de me permettre de luy dédier doreſnavant mes ouvrages. Je feray pour ſon amuſement, en dépit de tous les obſtacles que pourroit m'oppoſer la fortune ennemie, une ſi grande proviſion de gayeté, que la ſource en ſera deſormais intariſſable.

Je feray un traité ſolidaire avec les Graces, les Muſes & les beaux Arts, pour entretenir

Vôtre Alteſſe Royale du bonheur de la France, ſous la glorieuſe Regence de Vôtre Auguſte Pere, & je me menageray ſoigneuſement des intelligences chez toutes les Nations du monde, pour recuëillir les ſuffrages & les applaudiſſements qu'elles donnent & donneront toûjours à ſes royales vertus.

Voila, Monſeigneur, un magnifique projet. Je ne ſçay pas trop bien dans le fonds, ſi ce n'eſt par une temerité à moy de vous promettre de ſi grandes choſes, par l'impoſ-

ſibilité de vous tenir ma paro-
le, où ſans doute me réduiront
les brillantes actions d'un ſi
grand Prince ; mais du moins
je ſçay que je me contenteray
de faire ſimplement l'Hiſto-
rien fidele, dans les occaſions
où je ne pourray peindre le
Heros de qui Vôtre Alteſſe
Royale a receu le jour.

Rien ne peut promettre à
la poſterité plus de merveilles
& plus de vertus en vous, que
l'avantage glorieux d'avoir un
tel Pere. Qu'il ſoit donc l'uni-
que modele de ce que vous
ferez, & vous ſerez un jour,

comme luy, pour le reſte de voſtre vie, l'objet de l'amour & de la benediction des peuples.

J'ay l'Univers entier pour garant de ce que j'avance : il en gouverne le premier, le plus riche, & le plus floriſſant Royaume ; dites luy, Monſeigneur, au nom de tous les François, qu'il apprenne à les gouverner long temps, & à menager des jours ſi précieux, dont ſes ſoins infatigables pour noſtre repos, pourroient abreger le cours. C'eſt de leur durée & de ſa ſanté que dépend noſtre felicité. M. Du-

fresny mon devancier a bien sceu luy dire là-dessus en vers, ce qu'à chaque moment nous luy disons tous en prose. Je ne doute pas que vous n'ayez veu cette piece ; mais sur ce point ſçauroient estre trop publics.

VERS DE M. DUFRESNY presentez à Son Altesse Royale Monseigneur le Duc d'Orleans, Regent de France.

Le bonheur de la France est ton unique objet.

Oſerois-je grand Prince entrer
dans ton projet?
Je voudrois à l'Etat me rendre
neceſſaire,
Comme tant d'autres voudroient
faire.
Ton Medecin déja ſans doute s'eſt
vanté
D'être utile à l'Etat en ſoignant
ta ſanté;
Si je prenois ſoin moy, de la faire
bien rire,
Je dis bien, avec goût, par l'eſ-
prit, c'eſt à dire,
D'un rire convenable aux Prin-
ces tels que toy,
S'il en fut onc s'entend, mais re-

MERCURE

venons à moy ?
Pour le bien de l'Etat, Prince, je
te supplie
Que je sois Medecin de ta melan-
colie.
J'entre en possession, j'ordonne
gravement,
Pour ta santé que je te fasse rire.
Il te faut du delassement
Sans cela pourrois-tu suffire
A renouveller un Empire.
Ce n'est qu'un jeu pour toy, d'ac-
cord, je le comprends.
Pour des conseils tous differens,
Toûjours tes décisions prêtes,
Toutes justes malgré tant de di-
versité !

Le Ciel t'a donné plusieurs têtes,
Mais tu n'as, comme nous, qu'une
seule santé :
Eh! quelle encor? ce n'est santé de
Suisse,
Il est bon qu'on t'en avertisse,
Ton genie est plus fort que ton
temperament.
Sur ce point seul aveuglement
Soûmets tes lumieres aux nôtres,
Sur ta santé consulte nous nous
autres,
Car nous y prenons sur ma foy,
Beaucoup plus d'interêt que toy.

Je remplirois au moins un volume comme celui-cy de

pieces de Poëſies, ſi je pouvois me réſoudre à vous faire part de tous les Eloges en vers que j'ay receus à la loüange de Monſieur le Duc d'Orleans. Je ne croy pas que les eſprits, dans toutes ſortes d'Etats, ſe ſoient jamais plus exercez ſur aucun ſujet, qu'ils le font aujourd'huy ſur l'abondance, le repos & le bonheur que nous promet la Regence. Perſonne en France ne voit maintenant de plus prés que moy, le zele des François. De cent Villes de Province, des Seculiers, des Curez, des Maî-

tres d'Ecole, des Docteurs, des Medecins, des Poëtes, m'ont envoyé par la poſte, & par leurs amis, des compliments en vers, & en proſe, en Latin, en François, & même en Allemand, pour Monſieur le Regent. Parlez luy, s'il vous plaît, la premiere fois que vous le verrez, du double employ où ſes vertus m'engagent. Il me fait en verité paſſer les jours & les nuits à lire tous les paquets qu'on m'envoye pour luy. Qu'il ſçache quelque choſe en paſſant de ce que j'ay l'honneur de

vous dire, c'eſt tout ce que je demande. Il comprend à demi mot; mais voici encore un paquet qui m'arrive, je parie qu'il eſt de la même eſpece que les autres. Juſtement. C'eſt une Ode. Je l'ay lûë, & je vous la preſente à lire.

ODE.

Quel malheur cauſe la triſteſſe,
Que j'apperçois de toutes parts;
Peuples quelle douleur vous preſſe,
Et pourquoy ces triſtes regards?
Mais malgré mon impatience

Vous gardez un morne ſilence ;
O ſort ! ô regrets ſuperflus ;
Les grandes douleurs ſont muettes
Mais vos pleurs ſont vos inter-
prêtes ,
Je les entens ! Loüis n'eſt plus.

Ainſi cet Auguſte Monarque
De ſes ennemis redouté ,
Subit des Arreſts de la Parque
L'immuable fatalité.
Ce Soleil finit ſa carriere !
O toy qui reprens ſa lumiere ,
Ciel ! nous implorons ſa bonté ;
Mais déja ſa main ſecourable
D'un nouvel aſtre favorable
Fait luire ſur nous la clarté.

Que vois-je! quel prodige encore
Paroiſt! en croiray-je mes yeux?
La Divinité qu'on implore
Viendroit-elle habiter ces lieux?
Vois-je deſcendre ſur la Terre
La fille du Dieu du Tonnerre,
Faut-il luy dreſſer des Autels?
N'en doutons plus; de ſa preſence
Sous les traits du Regent de France
Minerve honore les mortels.

Comme l'on voit aprés l'orage
Les humains errans ſur les flots
Découvrir enfin le rivage
Qui rend l'eſpoir aux matelots;

Ainſi

Ainſi ſe diſſipent les craintes
Dont nos ames eſtoient atteintes
A l'aſpect de noſtre Heros ;
Ferme appuy d'un peuple fidele
Pour récompenſe de ſon zele
Il va luy rendre le repos.

Les temps de Saturne & de Rhée
Se renouvellent par ſes ſoins,
Déja Themis autoriſée
Luy repreſente nos beſoins.
Il eſt touché de nos allarmes
Sa main daigne eſſuyer nos larmes
Il previent, comble nos ſouhaits ;
Qu'à jamais le Ciel qui l'anime,
Faſſe à ce Heros magnanime

Un sort digne de ses bienfaits.

Tel que l'on nous dépeint Alcide
Terrible au milieu des combats,
On a vû ce Prince intrepide
Etre l'exemple des Soldats;
Et maintenant infatigable
Par un travail inexprimable
Il cherche un remede à nos maux,
Déja l'iniquité proscrite,
Les emplois donnez au merite,
Illustrent ses premiers travaux.

Par une maxime si sage,
Peuples heureux vous recevez
L'infaillible & precieux gage

Des biens qui vous ſont reſervez;
Voicy la ſaiſon deſirée
De Themis, ainſi que d'Aſtrée,
Les ſaints Autels ſont rétablis.
La valeur jointe à la prudence,
Font ſous une auguſte Regence,
Fleurir le rejetton des Lys.

Venez Rois, prenez le modele
Qui vous eſt icy preſenté,
Du bonheur d'un peuple fidele
Faites voſtre felicité?
Et vous puiſſances immortelles,
S'il eſt quelques graces nouvelles
Que vous reſerviez à nos vœux,
Que de ce Heros les années,
De gloire & d'honneurs couron-

S'étendent juſqu'à nos neveux.

Mais que fais-tu, Muſe indiſcrete?
De ſi foibles expreſſions
Ne font qu'une ébauche imparfaite
Des vertus que nous admirons.
Choiſis un ſujet moins ſublime
A peindre un Heros magnanime
Tu fais des efforts impuiſſans;
Arrête, abandonne la Lire
Aux Auteurs qu'Apollon inſpire;
Dis, ſi tu peux, ce que je ſens.

Vous qu'une noble ardeur anime

A chanter ſon nom, ſes vertus,
Meritez, s'il ſe peut, l'eſtime
D'un Prince plus grand que
Titus.

Tracez vous des routes nouvelles,
Le paſſé n'a plus de modeles
Si dignes de vous être offerts;
Mais craignez le deſtin d'Icare?
Que d'Auteurs en ſuivant Pin-
dare
Iront ſe perdre dans les airs!

Prince que la France revere,
Moins par le ſang & le pouvoir,
Que par le ſacré caractere
Que le Ciel en vous nous fait
voir.

Daignez excuſer mon audace,
Le reſpect dans mon cœur fait place
Au zele que vous m'inſpirez.
Voſtre aſpect même m'encourage.
Des Dieux dont vous eſtes l'Image,
Nos vœux ne ſont point rebutez.

Comme la lecture de ce Livre ne vous eſt, je penſe, encore guere familiere, avant que vous en liſiez davantage, il eſt bon de vous dire que la liberté eſt l'ame de ce volume, que tout ce qui s'offre de paſſable ſous ma main & à mon

imagination, y trouve indistinctement sa place, & que le dessein n'en paroist suivi qu'à proportion du rapport qu'ont entre eux les ouvrages qui servent à le remplir. Ce rapport dépend de la diligence, ou de la lenteur de ceux qui le composent, & de là naît la necessité de suppléer par des saillies, à l'arrangement qu'on pourroit exiger de moy, si les honnêtes gens qui me prêtent des secours avoient le loisir de me fournir des pieces qui pussent marcher à la queuë de celles qu'il leur conviendroit

de ſuivre ; mais alors la premiere fantaiſie, une Hiſtoire galante, par exemple, m'aide ſouvent à me tirer d'affaire. Témoin celle-cy.

HISTOIRE.

Ces admirables Heroïnes dont les Romans nous font de ſi brillants portraits, étoient autrefois dans l'uſage commode de courir le monde dans des chars, ou ſous des palefrois. Un Chevalier amoureux, un Ecuyer fidele, une aimable Compagne, ou du moins, une

une Suivante discrete, les accompagnoient dans tous les hazards où les exposoit à chaque instant leur excellente beauté. Un monstre, un barbare, un geant, un lâche ravisseur, & souvent un rival infortuné, les rencontroient dans un defilé, au fonds d'une forêt, au pied d'une montagne, ou au passage d'un fleuve. Là il étoit sans doute question de faire preuve de valeur. Le sang couloit de toutes parts, & la Princesse alloit estre la proye d'un perfide ennemi, ou d'un tigre affamé, si le Ciel n'eût

envoyé l'intrepide Chevalier aux Armes noires. Alors le combat change bien de face, le monstre est sur le champ immolé à sa juste fureur, l'infame ravisseur a déja mordu la poussiere, ou le geant est exterminé. Le Heros quitte à l'instant les étriers, descend precipitamment de cheval, & d'un air extasié de la beauté de la divine personne qu'il vient d'arracher à ses cruels ennemis, il va se prosterner à ses pieds, & la remercier tres-humblement de la gloire qu'il a en ce jour d'être son liberateur.

C'eſt aux vœux qu'elle a faits pour luy, qu'eſt dû l'éclat de ſa victoire. De ſon côté la Dame le felicite, & aprés maint & maint complimens, il la mene dans un ſuperbe Palais qui eſt environ à un mille du champ de bataille. Là ils ſe content par interpretes les differentes avantures de leurs vies, & bientoſt par bricole tous les liens du ſang & de l'amitié les uniſſent à jamais.

On a, grace au temps qui détruit tout, & à des reflexions *fort ſages*, bien abregé maintenant toutes ces façons. Au-

jourd'huy les belles courent le monde ſans tant de ceremonies, & ſe rencontrent heureuſement ſur les grandes routes, comme des Pelerins. En voicy un exemple recent entre mille.

Entre Morfontaine & Berrandfoſſe deux Villages ſituez environ à neuf ou dix lieuës de Paris, un beau jour du mois d'Aouſt vers les quatre heures du matin, une jeune & belle fille fut rencontrée par un Païſan, au milieu d'un champ. Elle étoit vêtuë d'un habit de taffetas rayé, ſon juppon étoit de taffetas couleur de roſe, avec

un point d'Eſpagne d'argent, pour ſa coëffure elle avoit une garniture à dentelles negligée, elle avoit une jambe chauſſée d'un bas de ſoye verte & l'autre nuë, elle portoit ſes ſouliers en pantouſle, & ſe promenoit triſtement ſur un tendre gazon.

Dés que le Payſan l'eût apperceu, ſa curioſité le conduiſit vers elle; hé mon Dieu! luy dit-il, Mademoiſelle, que faites-vous ſi matin ſur cette pelouze, il y a une demie heure que je vous examine de loin, vous devriez être bientôt laſſe

de vous promener. Il eſt vray, mon amy, luy dit-elle, qu'il y a déja longtems que je me promene, & j'ay envie de me promener encore. Je n'aurois pas pris la liberté de vous parler, luy répondit-il, ſi je vous avois creu habitante de ces lieux; mais je ſuis de la maiſon de M. de H** qui eſt Seigneur de Morfontaine, & dont vous voyez le Château; une perſonne miſe comme vous, ne peut ici demeurer que chez luy, & vous n'y demeurez pas. Cela eſt encore vray, reprit la belle; mais M. de H** ne ſçauroit

trouver mauvais qu'on ſe pro-
mene ſur ces terres : paſſez vô-
tre chemin, mon amy, & me
laiſſez en repos. Le Payſan qui
alloit à ſa Ferme quitte ſa rou-
te, au lieu d'aller à ſon travail,
& retourne ſur ſes pas pour
annoncer cette avanture à ſon
Village : en chemin il rencon-
tre un Garde chaſſe de ſon
Maiſtre, & le mene à l'endroit
où il avoit laiſſé cette belle in-
connuë. Le Garde-chaſſe luy
fait le même compliment que
le Payſan luy avoit fait. En ve-
rité, luy dit elle, les gens de
ce Païs cy ſont étrangement

curieux, je me promene, vous dis-je, & n'ay rien davantage à vous dire. Mais, Mademoiselle, reprend l'autre, vous vous tuez à force de vous promener ; & que vous importe, luy dit-elle brusquement, sont-ce là vos affaires, & n'est il pas permis de chercher le silence & le repos au milieu d'un champ, en un mot vous n'avez rien à voir à ce que je fais ici, & vôtre curiosité est une curiosité extravagante. C'est vostre interêt, luy répondit il, qui me porte à vous faire ces questions, le Soleil est déja

haut, je crains que ſa chaleur ne vous ſoit nuiſible, & vous me feriez un vray plaiſir de vouloir bien accepter un aſyle dans ma maiſon. A la bonne heure, Monſieur, luy dit-elle, vous pouvez m'y mener. Elle ſe laiſſa conduire au Château de Morfontaine, dont le pere de ce Garde-chaſſe étoit le Concierge. Il l'introduit dans une grande chambre, où d'abord, aprés l'en avoir mis dehors, & en avoir fermé la porte, elle ſe jette ſur un lit, où elle s'endort tranquillement. Pendant ſon ſommeil, la

Concierge entre, s'approche du lit ſans bruit, & va de prés examiner les traits de cette jeune perſonne. Tant de graces & tant de charmes l'étonnent ſi agréablement, qu'elle attend ſon reveil en l'admirant. Au moment qu'elle luy voit ouvrir les yeux, vous venez, lui dit-elle, Mademoiſelle, de dormir d'un ſommeil aſſez doux, n'auriez vous pas maintenant beſoin de manger. Oüy, Madame, lui répond cette aimable inconnuë, je mangeray volontiers, & tout ce que vous voudrez bien me

donner me fera plaiſir, parce qu'il y a déja longtems que je n'ai pris de nourriture. On lui ſert auſſitoſt tout ce qui peut ſatisfaire ſon goût & ſon appetit. A la fin de ce repas, la Concierge la queſtionne, que faiſiez-vous, luy dit-elle, à une heure auſſi induë, dans le champ où l'on vous a trouvée. Je me promenois, Madame, lui répond-elle à ſon ordinaire. Mais qui vous a conduit en ces lieux? mon étoile. Y connoiſſez-vous quelqu'un? perſonne. Etes vous des environs de ce Village? non. D'où êtes-

vous donc ? de loin. A qui ap-
partenez-vous ? à ma Famille.
Où demeurent vos parents ?
chez eux. Eſt ce là tout ce que
vous me voulez dire ? oüy. La
Concierge rebutée de ces mo-
noſyllabes va trouver Mada-
me de H** qui faiſoit alors
une repriſe d'ombre avec dæs
Dames de ſes amies qu'elle
avoit invité à venir paſſer les
beaux jours à ſa campagne. La
nouveauté des choſes qu'elle
entend la détermine à quitter
ſur le champ ſon jeu, pour al-
ler voir l'extraordinaire per-
ſonne dont on vient de luy

faire un ſi bizarre recit. Les Dames avec qui elle étoit, auſſi curieuſes qu'elle, la ſuivent auſſitoſt, & elles entrent enſemble dans la chambre où l'on avoit mis l'inconnuë. La belle à qui il manquoit un bas, & qui s'étoit apparemment attenduë à une pareille viſite, avoit profité de l'abſence de la Concierge pour ſe mettre entre deux draps.

Le lit eſt aujourd'hui, comme il a, je penſe, toûjours été, le vrai champ des Dames; il leur ſert de cabinet de toilette, de ſalle d'audience, de bu-

reau de nouvelles, comme de theâtre à la galanterie. Celle-ci qui n'étoit asseurement pas une bête, s'étoit prudemment emparée de celuy de la Concierge pour y joüer le rôlle qu'on va lui voir representer.

Dés qu'elle vit Madame de H** & les Dames qui l'accompagnoient, elle leur fit donner des sieges par les Domestiques qui les avoient suivies, elle les pria fort civilement de s'asséoir, & aprés quelques compliments generaux, elle adressa particulierement la parole à la Maistresse

de la maiſon. Madame, luy dit elle, oſerois-je vous demander quel eſt préciſement le motif de la viſite que vous me faites l'honneur de me rendre, on vous a dit ſans doute des choſes ſi ſingulieres de moy, que vous n'avez pû vous refuſer à la curioſité d'examiner vous-même l'objet de ces nouveautez. Heureuſe encore ſi on ne m'a pas fait paſſer dans voſtre eſprit pour une folle. Mon avanture eſt rare, mais elle eſt naturelle ; & tous les évenemens que l'amour fait naître, quelque vernis de

déreglement qu'ils puissent répandre sur nôtre conduite, sont, selon moy, justifiez toûjours par l'amour. Je croy, Mademoiselle, luy dit Madame de H... que dans toutes les actions de la vie, chacun a la même indulgence pour soy, & qu'on ne manque jamais d'être ingenieux à se disculper d'avance de tout ce qu'on appelle faute, à Dieu ne plaise neanmoins que je veüille dire par-là, que vous ayez besoin avec nous de l'art avec lequel tout le monde s'efforce d'autoriser sa conduite. Nous ne concevons.

concevons, ny ces Dames, ny moy, aucun prejugé qui vous soit desavantageux, & nous sommes persuadées que vôtre jeunesse, vostre esprit, & vostre beauté (quoy que ces avantages soient souvent funestes à celles qui en joüissent) ne font aucun tort à vostre sagesse. Je ne vous parle que de ce que je voy de charmant en vous, Mademoiselle, de grace apprenez-nous maintenant ce que nous ne sçavons pas & que nous souhaitons apprendre.

Quelque extraordinaire,

reprit elle, que soit le détail des choses que vous me demandez, je n'ay garde de vous refuser de vous conter une histoire dont le recit & vostre indulgence addouciront sans doute mes peines. Ecoutez moy & soyez persuadées de la verité de tout ce que vous allez entendre.

J'ay reçû le jour à Dijon,* mes parents y sont distinguez dans par la robe, ils y possedent de grands biens, & mon pere est

* Elle les nomma, & leurs noms & leurs qualitez furent connus de toute la Compagnie.

le Chef de toute nôtre famille.
J'ay un frere de qui je ſuis l'aînée, & je n'ay pas encore dix-huit ans. A neuf on me mit au Couvent de ** où j'ay reſté juſqu'à ma quinziéme année, que l'on m'en retira pour me donner en mariage à un jeune Gentilhomme dont le pere étoit ami du mien. Avant de nous marier on voulut examiner ſi nos inclinations ſympathiſoient enſemble, & s'il y avoit lieu d'eſperer de nôtre union, toutes les ſuites d'un bon ménage. Mon prétendu s'y prit apparemment

fort mal, ou je ne me trouvay point de disposition à l'aimer, aussi ne l'aimay-je jamais. Enfin il m'ennuya, me rebuta, & me dégoûta tellement de sa personne pendant une année entiere, que je suppliay mon pere de me remener au Convent. Le jour que je luy fis cette priere, j'essuïay de luy & de ma mere un orage d'injures.

Les peres veulent être obéïs, ils veulent forcer impunément les inclinations de leurs enfans, c'est leur manie, & ce sera peut estre la nôtre, lorsque

nous aurons des enfans comme eux.

Mon pere eſt violent ; mais bon, & ma mere eſt toûjours d'une humeur intraitable : elle n'a que trente-cinq ans, & il y a long-temps que je m'apperçois que je ſuis l'objet du monde le plus chagrinant pour elle. Mon hymen avec le Gentilhomme dont je viens de vous parler la délivroit du déplaiſir de me voir luy ravir tous les jours ſans deſſein, des hommages qu'elle avoit la bonté de croire meriter mieux que moy. Je ne voulois

absolument pas entendre par-
ler du parti qu'elle me propo-
soit. Une mere jeune ne par-
donne jamais ces desobéïssan-
ces.

Pendant tout le temps que mon prétendu m'avoit importuné de la fadeur de ses soupirs, un jeune Cavalier qui venoit assiduëment au logis, & pour qui ma mere avoit toute la consideration imaginable, avoit trouvé le chemin de mon cœur. L'intelligence parfaite que par son esprit & sa discretion il entretenoit avec moy, au milieu de l'affreuse con-

trainte où nous vivions, m'avoit fait concevoir une si tendre estime de son merite, que je songeois éternellement à luy. Dés le premier jour que nous nous vîmes, l'époux qu'on me destinoit fut la victime des sentimens qu'il m'inspira. Luy faisois-je aucun tort? j'imitois en ce seul point l'exemple que me donnoit ma mere.

Ce ne fut en un mot qu'à la consideration de ce nouvel amant que j'eus la patience d'écoûter si long temps les soupirs d'un autre. Je crûs que

ſon rival ſe rebuteroit des mau-
vais traitemens qu'il recevoit
de moy, & qu'à la fin il ſe laſ-
ſeroit de m'importuner ; mais
le contraire arriva, & ſon opi-
niatreté fit avorter toutes nos
eſperances.

Je fus ainſi, aprés bien d'i-
nutiles inſtances, remenée au
Convent où j'avois paſſé les
premieres années de ma vie.
Mon Amant fut quelque tems
inconſolable de mon abſence,
il ceſſa de voir ma mere qui en
penſa mourir de douleur ; mais
la raiſon & l'amour ſe réüniſ-
ſant, il ſongea à tous les ex-
pedients

pedients qui pouvoient le rapprocher de moy, & le rasseurer contre les perils ausquels pouvoit m'exposer l'éclat de ses visites.

Que les précautions des Amants sont vaines! aprés bien des reflexions & des mesures qu'ils croyent bien justes, ils ne se donnent souvent la main que pour se precipiter ensemble!

Cleante (souffrez, Mesdames, que je nomme ainsi ce cher objet de mon amour, Cleante, dis je, m'écrivit une Lettre qui me fut renduë par

une Tourriere, qu'une femme ingenieuſe & ardente à nous ſervir, avoit adroitement mis dans nos intereſts.

Voicy les propres termes de ſa Lettre.

Il faut, ma chere Julie, que je vous voye ou que je meure. S'il vous reſte quelque envie de ſauver mes jours du malheur qui les menace, approuvez toutes les meſures que je vais prendre pour m'aſſeurer du bonheur de vous revoir. J'ay le Carnaval dernier eſſayé pluſieurs fois vos habits, ils m'alloient ſi bien (vous le ſçavez) qu'au Bal, tout le monde me prit

pour vous. J'ay esté en poste à Paris où j'en ay fait faire qui me vont à merveille; avec le secours & par le moyen de Dorinne, je vais me mettre en pension dans vostre Convent. Ne vous revoltez point contre cette proposition? ne craignez rien? ma discretion vous est connuë; je ne vous demande que de l'amour & du courage.

Je fremis de crainte à la lecture de cette étonnante Lettre, j'envisageai en un moment toute l'horreur des périls où se precipitoit mon malheureux amant, & je fus vingt

fois ſur le point de luy répon-
dre d'une maniere capable de
le dégouter de la temerité de
ſon entrepriſe, & peut être
même de l'amour dont il brû-
loit pour moy ; mais ce même
amour plus fort en mon ame
mille fois, que toute ma rai-
ſon, vint l'offrir à mes yeux,
gemiſſant, fondant en larmes,
deſeſperé, mourant ; mon
courage ſuccédant alors à ma
timidité, mes frayeurs s'éva-
noüirent, & je me fis une gloire
inconſiderée de partager avec
luy les dangers preſque évi-
dents auſquels l'expoſoit mon

amour. Enfin je luy écrivis ces mots.

Soit foiblesse, amour, ou fermeté, je ne balance plus, cruel, à vous accorder le consentement que vous éxigez de moy, ma tendresse pour vous vous le refuse, vostre amour me l'arrache & je ne me rends que parce qu'une amante éprise comme moy, ne peut rien que ceder aux voloniez d'un amant tel que vous.

Je vous laisse à penser si cette Lettre flatta ses desirs impetueux. Elle fit un si prompt effet, que le même jour Dorine qui étoit nostre confidente

le vint presenter sous le nom de sa niece à la Superieure du Convent pour la recevoir en qualité de Pensionnaire, qui avoit, à ce qu'elle disoit, beaucoup de vocation. La Superieure leur fit le plus obligeant accuëil du monde, & la nouvelle Pensionnaire qui avoit pris le nom de Mademoiselle de Sainte Claire, mangea le même soir au Refectoire avec nous. La fraîcheur, la blancheur de son teint, sa modestie, sa douceur, ses graces la firent bien tost passer entre nous pour une fille parfaite, nous

reſtâmes ainſi quelques jours enſemble, ſans nous marquer aucun attachement particulier, ravie cependant au fonds du cœur de joüir de la preſence de mon Amant.

La ſympathie qui étoit entre nous deux nous rapprocha bientoſt, Mademoiſelle de Sainte Claire s'attacha à moy, & je m'attachai à elle comme à la plus aimable Penſionnaire du Convent. Deux mois s'écoulerent ainſi dans les plaiſirs de la plus charmante union du monde; & nous joüirions peut être encore de la même

maniere, & dans la même Maiſon, de la douceur d'être enſemble, ſi une de nos Compagnes, plus claire-voyante que les autres, n'avoit pas demêlé malheureuſement que Mademoiſelle de Sainte Claire n'étoit rien moins qu'une fille. Cette funeſte découverte la rendit amoureuſe de mon Amant, elle devint ma rivale, elle eût même la cruauté de me faire ſa confidente, bien aſſeurée que je ne trahirois jamais ſon ſecret. Je declarai auſſitoſt à Cleante les frayeurs mortelles dont m'agitoit la crainte

que ce terrible déguiſement n'allât juſqu'à la Superieure, & je le déterminai à ſe ſauver au plus tard dans deux jours par une demie brêche qui étoit alors aux murailles du Jardin. Je conſens, me dit il, à tout ce que vous voulez ; mais je veux qu'à voſtre tour, vous conſentiez à ce que j'exige de vous. Si je me ſauve de ces lieux, il faut abſolument que vous m'accompagniez dans ma fuite. Que deviendriez vous ici, ſi je vous y laiſſois ? quelles perſecutions n'auriez vous pas à eſſuïer de vos Compagnes,

des Religieuſes, & de voſtre Famille ? je vais faire avertir Dorine de tout ce qui ſe paſſe, elle ne demeure pas loin de ce Convent, pour eſtre plus à portée de nous ſervir, je vais luy écrire de venir inceſſamment ici, & je conviendrai avec elle au Parloir, de tout ce qu'il faudra qu'elle faſſe pour noſtre delivrance.

Le même jour Dorine arriva, il lui conta tous les malheurs dont nous étions menacez, & lui ordonna d'envoïer le ſurlendemain à onze heures du ſoir, derriere les murs du

Jardin du Convent, ſon Valet de chambre & ſon Laquais avec deux chevaux de main, pour luy & pour moy, & deux autres pour eux. Cependant il fit bonne mine à ma rivale.

Dés que l'heure deſtinée pour noſtre fuite, fut arrivée, je deſcendis dans le Jardin, & à la faveur des tenebres je me rendis en tremblant au lieu où Cleante m'attendoit; mais au lieu de l'y rencontrer, j'y trouvai cette cruelle ennemie de noſtre repos. Elle me prit par la main, m'embraſſa & me dit en pleurant: Non, belle Julie,

vous ne vous sauverez pas sans
moy. J'ay examiné toutes vos
demarches, j'ay deviné vostre
complot. Je vais mourir si
vous m'abandonnez; mais non
je ne vous perdrai pas, vous ne
me quitterez point, & vous ne
me laisserez pas ici la seule &
malheureuse victime de mon
funeste amour, ou si vous avez
formé ce cruel dessein, mes
cris vont attirer tant de mon-
de en ce lieu, qu'il vous sera
impossible de vous dérober à
ma vengeance. Sur ces entre-
faites Cleante arriva. Sa pre-
sence nous rasseura toutes

deux, & il lui promit de l'emmener avec nous Nous escaladâmes enfin la muraille, non sans beaucoup de peur & de peine : dés que nous fûmes de l'autre costé, nous montâmes à cheval, Cleante me mit en croupe derriere lui, & nous arrivâmes ainsi à un Village éloigné de deux lieuës du Convent. Cleante y avoit du bien, une bonne femme qui étoit la Fermiere d'une terre qui luy appartenoit, nous y receut le mieux qu'il luy fut possible. Nous y demeurâmes cachez toute la Journée, & la nuit

ſuivante nous continuâmes nôtre route avec un cheval de plus. Le troiſiéme jour nous arrivâmes à Auxerre. Cleante me dit qu'il y avoit un amy, qui, aſſeurement, nous aideroit à nous défaire de mon importune rivale; mais en verité peut-on faire le moindre compte, & établir aucun fondement ſur la foy des amis d'aujourd'huy.

Acaſte, c'eſt le nom que vous me permettrez, s'il vous plaît, de donner à ce perfide amy. Acaſte, dis-je, ne m'eût pas pluſtoſt vûë, qu'il fit, à l'é-

gard de Cleanthe, ce que ma rivale faisoit au mien. En un mot il m'aima, & bien loin de servir son amy, comme il le lui avoit promis, il fit tout le contraire. Pour vous défaire, lui dit-il, de cette personne, dont la tendresse vous gêne, absentez-vous d'ici pour quelques jours, allez vous informer des bruits qu'on répand contre les trois Pensionnaires qui se sont sauvez du Convent de... Les soupçons ne tomberont certainement pas sur vous, qu'on a crû à Paris pendant tout le temps qu'on ne

vous a pas vû à Dijon. Voyez voſtre famille, mettez quelque ordre à vos affaires que voſtre amour & voſtre negligence ont ſans doute fort dérangées : rendez même quelque viſite aux parens de Julie, & ſçachez d'eux juſqu'où les porte leur reſſentiment contre elle. Enfin determinez vous par toutes les raiſons que je viens de vous dire, à faire ce voyage ; mon amitié pour vous, le ſoin de vos intereſts & celuy de voſtre amour, ſont les motifs qui doivent vous y reſoudre.

Je fus témoin de cette con-

verſation

verſation qui me parut fort raiſonnable, & j'encourageai moy-même Cleante à me quitter, dans l'eſperance de le revoir bien-toſt. Il fut enfin réſolu à l'heure même, qu'il partiroit le lendemain matin : & cela fut executé avec toutes les circonſtances douloureuſes qui accompagnent la ſeparation de deux amants.

Le même jour Acaſte pour n'avoir point de témoins de la perfidie qu'il reſervoit à ſon amy, fit monter bongré malgré, ma rivale à cheval, & la fit inhumainement conduire

chez une tante qu'elle avoit à deux lieuës d'Auxerre, ſans que ſes cris, ſes prieres & ſes larmes puſſent le détourner de l'execution d'un deſſein qui la menaçoit, à ce qu'elle diſoit, du plus grand malheur du monde. J'eûs beau luy repreſenter qu'il ſacrifioit noſtre ſecret à l'indiſcretion, à la douleur & à la vengeance de cette malheureuſe fille, il ne tint compte de ma remontrance & ſes gens l'emmenerent où il leur ordonna de la conduire. Je n'ay depuis appris aucune de ſes nouvelles. Aprés ce bel

exploit, il vint me proteſter qu'il n'avoit enviſagé que mon intereſt & mon repos, en me défaiſant d'une compagne ſi dangereuſe, il me dit adroitement qu'il avoit remarqué qu'elle n'étoit pas auſſi indifferente à Cleante, que je le croyois. Qu'au reſte, s'il m'importoit que mon amant aimât ma rivale, il ne ſeroit pas difficile de les réünir : que pour luy, il luy étoit impoſſible de faire à coſté de moy un ſi aveugle choix. Il m'avoüa enfin qu'il m'avoit aimé dés le premier inſtant qu'il m'avoit

vûë, & qu'il me consacroit le reste de sa vie. Je fremis à cette épouvantable declaration, tous mes sens furent saisis d'un si grand étonnement que je ne pus m'empêcher de luy dire toutes les injures que la colere & le desespoir me mirent à la bouche. Je le traitai d'homme sans foy, sans honneur, de perfide ami. Arrêtez, dit-il, belle Julie, & ne croyez pas que j'aye fait de gayeté de cœur une infidelité à mon ami, en vous aimant. Ce n'est pas ma faute si vous estes infiniment aimable, & la raison

qui me rend amoureux ne doit pas me faire un crime de mon amour. Ce beau nom d'amitié que vous atteſtez tant de fois, eſt un foible titre contre une paſſion plus forte. J'eûſſe fait plus aprés vous avoir vûë, je vous aurois ſacrifié juſqu'à ma Maîtreſſe, ſi j'en avois cû une, lorſque le ſort vous conduiſit icy. J'y ay un credit qui ne vous ſera pas inutile. Profitez, ſi vous m'en croyez, de l'occaſion, acceptez l'offre que je vous fais de ma fortune & de ma main. Noſtre hymen ne dépend que de vous,

si vous consentez à m'épouser. Vous ne répondez rien. Non lâche, luy dis-je, si je te répondois, je te dirois que je gemis de me voir exposée comme je le suis aux fureurs du plus indigne de tous les hommes. Allez, reprit-il, belle Julie, avec une douceur cruelle, quelque jours appaiseront ce grand courroux; mais puisque Cleante devoit vous mener à Paris, je vais en sa place prendre ce soin, disposez-vous à faire demain ce voyage avec moy, voilà pour aujourd'huy tout ce qui me reste à vous dire.

Il alla ſur le champ donner ſes ordres à ſes domeſtiques, pendant que je fondois en larmes dans la chambre où il m'avoit laiſſée. Le lendemain à la pointe du jour, il me fit éveiller par une femme qui m'aida à m'habiller, & qui me conduiſit juſques dans la cour, où je trouvay une chaiſe attelée & preſte à partir. Acaſte vint me forcer d'y monter, & y monta luy même aprés moy. Un valet à cheval & un poſtillon compoſoient tout nôtre équipage. Il y a quatre jours aujourd'huy que nous ſommes

en route, & c'eſt l'avanture qui nous eſt arrivée hier au ſoir que je ſuis redevable de l'hoſpitalité genereuſe que vous m'accordez ſi obligeament.

Hier vers les cinq heures du ſoir quatre voleurs deguiſez en Payſans, nous ont arreſté ſur le grand chemin, ils ont detourné nôtre chaiſe, & l'ont menée dans un bois qui eſt environ à trois lieuës d'icy; le valet qui étoit à cheval & qu'ils avoient ſaiſi le premier a eſté lié à un arbre, Acaſte & le poſtillon à deux autres; pour moy ils meditoient

meditoient de m'emmener avec eux lorſque des coups de ſiflets qu'ils ne connoiſſoient pas, & qu'ils ont pris, autant que j'ay pû le comprendre, pour des ſignaux d'Archers, les ont fait changer de deſſein. Ils ont pris ſur le champ le parti de regagner le grand chemin, & m'ont laiſſé en liberté au milieu du bois, aprés nous avoir néanmoins pris tout ce qu'ils ont pû nous prendre. Je les ay à peine perdu de vûë, que j'ay été voir ſi le perfide Acaſte & ſes domeſtiques étoient liez d'une maniere à ne pou-

voir ſe détacher ſans le ſecours des gens que leur bonne ou mauvaiſe étoile conduiroit dans ce bois, je luy ay fait tous les reproches que meritoit ſon infidelité, & ma harangue finie, je me ſuis courageuſement derobée à ſa vûë, par un petit ſentier que j'ay ſuivi, juſqu'à ce que j'aye trouvée la campagne. J'ay marché encore au moins une bonne heure à travers les champs, tant j'apprehendois de me retrouver ſur les grandes routes, & même d'entrer dans aucun Village. La nuit enfin a rallenti mon

ardeur Je me ſuis arrêtée accablée de ſorf & de laſſitude à une petite maiſon au milieu de la Campagne environ à un quart de lieuë d'icy ; une bonne femme qui en étoit la Maitreſſe m'y a reçûë avec toute l'humanité poſſible, j'y ay paſſé la nuit aſſez tranquillement, quoique fort mal à mon aiſe, & ce matin à la pointe du jour, j'en ſuis ſortie pour me promener ſur le gazon où vos gens m'ont rencontré. Pour le bas qui me manque, je l'ay cherché en m habillant, je ne l'ay pas

trouvé & je m'en suis passée.

Voilà, Madame, continua-t-elle, en adressant la parole à la Maîtresse du Chasteau, ce qui m'est arrivé de plus considerable en ma vie. Je ne vous ay pas dit un mot qui ne soit veritable, la bonne femme qui m'a recuëilly hier au soir, vous certifiera qu'elle m'a cette nuit donné un asyle chez elle, & si l'on envoyoit dans le bois, il seroit peut-estre encore temps de delivrer l'infidele Acaste. Mais, Madame, je vous prie de n'en rien faire, à moins que vous ne deffendiez absolument

aux gens à qui vous pourriez donner cette commission, de luy parler de moy. Du reste n'imputez qu'à l'amour, tout ce que vous pouvez trouver de blâmable dans ma conduite, trop heureuse si mon hymen avec Cleante, peut un jour en justifier les fautes. Non, belle Julie, luy dit Madame de H.. Ne craignez pas que nous vous fassions icy des remontrances qui vous affligent, pour moy je veux vous servir, d'une maniere qui ne vous laisse rien à souhaiter. Ecrivez une lettre à Cleante, mandez luy, la

perfidie d'Acaſte, & deffendez luy expreſſément de ſe vanger d'un crime dont la fortune a pris ſoin de le punir. Preſſez-le de ſe rendre icy le plû-toſt qu'il pourra, afin que vôtre réunion hâte vôtre Hymen. Pour moy je vais écrire à quelques amis puiſſants que j'ay en Bourgogne, & les prier de mettre tout en uſage pour obtenir inceſſamment le conſentement de vos parents pour vôtre mariage. En attendant, vous vivrez icy comme nous, & vous nous trouverez toûjours diſpoſées à vous donner

des marques de l'amitié que nous avons pour vous. Julie charmée des honnestetez & des caresses dont ces Dames la combloient, les remercia de cet excés de generosité, avec tout l'esprit & toute la politesse imaginable. Elles sortirent ensuite de sa chambre, pour luy laisser la liberté d'écrire à Cleante; sa lettre finie elle l'envoya toute ouverte à Madame de H... qui la fit mettre à la poste avec la sienne. Et au bout de huit jours le trop heureux Cleante arriva à Morfontaine avec le consen-

tement du pere de Julie, une lettre de ſa main pour ſa fille, & une autre de remerciement pour Madame de H.. qui ne voulut pas permettre que la nôce de ces Amants ſe fit ailleurs que chez elle. Elle invita dans ſa maiſon un grand nombre d'honneſtes gens qui aſſiſterent à cette fête, dont l'abondance, la delicateſſe & la magnificence firent les honneurs comme elle...

C'eſt de deux des convives même que j'ay appris cette Hiſtoire, les évenemens n'en paroîtroient pas nouveaux

dans un Roman fait à plaisir ; mais il est certainement agréable de trouver de veritables avantures de Roman, dans un récit où la fiction n'a nulle part. Et tous ceux qui me feront l'honneur de penser comme moy, ne seront pas fâchez de voir une jeune fille sortir du Convent avec tant d'esprit, sacrifier l'époux qu'on luy destine à un Amant qu'elle choisit, retourner au Convent pour se dérober à la persecution de ses Parens, attirer & cacher son Amant au milieu de trente filles comme elle, escala-

der des murs, se faire enlever, traverser des Campagnes, perdre son Amant, devenir la proye d'un amy perfide, tomber entre les mains des voleurs, s'en échaper, vie & bague sauves, marcher seule la nuit au milieu d'un bois, arriver le lendemain dans un beau Château, y estre reçûë à merveille, & y épouser à la fin l'objet de son amour. Pour moy, je trouve tout cela fort joli, néanmoins je ne conseille à aucune Demoiselle d'imiter celle-cy.

Mais à propos de Romans, je ne sçay pourquoy on m'a si prodigieusement chicanné le mois passé, sur celuy de la Comtesse de Savoye. Je n'ay qu'un mot à répondre aux reproches qu'on m'a faits à ce sujet. Je n'en connoissois pas l'Auteur; d'ailleurs je ne l'avois jamais lû, & je croyois (comme je le croy encore) qu'il estoit du domaine de Mercure, de se saisir de toutes les idées qu'on lui donne indifferemment sur toute sorte de sujets, & que son employ ne le rendoit pas esclave des Auteurs: qualité

dont je me ferois neanmoins un grand honneur avec l'Auteur de la Comteſſe de Savoye; & c'eſt à ſa ſeule conſideration que je ſupprime, en dépit de mes plus chers correſpondans, une demie douzaine de nouvelles lettres à Mendoce, à condition cependant qu'on ne trouvera pas mauvais que je rende publique cette réponſe de Mendoce à la Comteſſe de Savoye.

Pour faire voir, belle Princeſſe, avec quelle précaution il eſt bon d'admirer les Anciens, je rapporterai un exemple d'une expreſ-

ſion d'Horace, qu'on m'a fait autrefois admirer en Rhetorique, & que le celebre M Deſpreaux a trouvé ſi belle, qu'il l'a enchaſſé comme une pierre précieuſe dans ſon Art Poëtique. C'eſt le fameux feſtina lente, hâtez-vous lentement. De bonne foy je ne ſçaurois comprendre comment tant d'habiles Profeſſeurs d'Eloquence, & M. Deſpreaux même, homme ſi ſage & ſi éclairé, ne ſe ſont pas apperceu que cette expreſſion eſt un pur galimathias & un franc colifichet; car que veut-on dire par là, on veut dire, que quand on travaille à un ouvrage,

il n'y faut point perdre de temps, mais cependant se donner toute la patience necessaire pour le perfectionner ; cette pensée là est fort juste & fort vraye, mais il ne falloit pas l'exprimer de la sorte, il falloit dire :

Ne cessez de marcher, mais allez lentement, *ou quelque chose d'équivalent, sans prétendre la rendre sublime en l'exprimant par deux contradictoires qui ne sçauroient jamais former une veritable beauté. Mais, dira-t-on, n'entend-on pas bien ce que ces Poëtes veulent dire ; j'en demeure d'accord, par la raison que je devine sou-*

vent une fort mauvaise Enigme, & voila ce qui a trompé. Pour me munir d'une autorité respectable, en soûtenant mon sentiment, je rapporte l'exemple des deux derniers Vers du Sonnet du Misantrope.

Belle Philis on desespere,
Alors qu'on espere toûjours.

Ne voit on pas que cette expression que M. de Moliere a si judicieusement critiqué, & qu'il a mise avec raison au rang des colifichets, dont le bon sens murmure, est en effet la même que celle d'Horace & de M. Despreaux; car

pour moy, je ne vis jamais de différence entre un deſeſpoir qui eſpere, une lenteur qui ſe bâte, & de l'aigre doux; ces trois expreſſions là ſont également vitieuſes. Il ne m'appartient pas de donner des regles, cependant j'oſe dire que l'on ne doit jamais ſe ſervir de deux contradictoires pour rendre une penſée ſublime, on ne fera jamais qu'un Phœbus ridicule. Si on trouve que j'ay raiſon, à la bonne heure, ſi on dit que j'extravague, c'eſt un reproche injuſte que l'on fait à bien des gens, & je tâcheray de m'en conſoler. Je ſuis donc, en attendant l'honneur de

de vous voir, & de vous venger,
Belle Princesse,
Vostre trés-humble, &
trés-obéïssant serviteur,
MENDOCE.

On me dira peut êtrre que cette Lettre ne revient que mediocrement à l'histoire de la Comtesse de Savoye : je soutiens moy qu'elle n'y revient point du tout ; mais c'est la faute de Mendoce, & non la mienne il devoit répondre *ad rem*, il ne l'a pas fait, tant pis pour luy : & ce n'est pas à moy à justifier son indolence. S'il se ravise à la bonne-heure,

auſſi-toſt je vous en feray part.
En attendant trouvez bon que je vous preſente encore une Ode qui a ſon merite, elle eſt de la façon de M. l'Abbé Pelegrin. Elle a diſputé le prix de l'Academie Françoiſe à M. Roy, & ne l'a pas remporté, ſoit malheur, ſoit équité, je vous fais juge du droit qu'elle a eû d'y pretendre.

ODE

Sur les avantages de la Paix, & sur les obligations que nous avons au Roy de nous l'avoir procurée.

Du haut de la voute azurée,
Quel éclat vient frapper mes yeux !
Est ce toy, Paix tant desirée ?
Est-ce toy qui descends des Cieux ?
Mais dois-je hesiter à le croire
Aprés les doux chants de victoire
Dont ce rivage a retenti ?
Loüis a toûjours fait la guerre
Pour rendre la Paix à la terre :

Loüis ne s'eſt pas démenti.

Epargne toy, noire Diſcorde,
L'horreur de voir le monde heu-
reux :
Les biens que Loüis nous accorde
Seroient pour toy des maux af-
freux :
Fuy. C'en eſt fait; rien ne l'arrête:
Ses ſerpents, ſifflant ſur ſa tête,
Nous confirment nôtre bonheur :
Ses adieux ſont des cris funebres ;
Parmy d'éternelles tenebres,
Elle va devorer ſon cœur.

Que pour jamais elle s'exile
De ces lieux où triomphoit Mars;

Que ſes cris reſpectent l'aſyle
Et des Muſes, & des beaux Arts!
Que vois-je ? quel ſort nous appelle !
Tout fleurit, tout ſe renouvelle :
Accourez, Enfans d'Apollon :
Que la Paix icy vous ramene ;
Et vous, bords heureux de la Seine,
Changez-vous en ſacré Vallon.

Quel feu dans mes veines ſe gliſſe !
Je vois un champ & des Rivaux :
On ouvre une brillante lice
Pour les ingenieux travaux.
Aux yeux d'un Tribunal Auguſte,

Auſſi redoutable que juſte,
En foule on ſe met ſur les rangs:
Mon émulation s'irrite;
Mais je tremble à voir le merite
Des Juges & des Concurrents.

D'où naiſſent mes frayeurs extrêmes!
Ay-je oublié que dans ces lieux,
Ces Concurrents, ces Juges mêmes,
M'ont déja vû victorieux?
Quoy? j'enviſageai ſans allarmes
Le premier champ qu'au bruit des armes
La victoire me vint ouvrir;
Et je reſterois en arriere

Dans cette nouvelle carriere
Où la Paix m'invite à courir.

Taisez vous, guerrieres trompettes,
Ne venez plus troubler nos jeux.
J'aime à voir, au son des musettes,
Danser les Faunes amoureux:
Les Moutons hors des Bergeries,
Sur le vert tapis des Prairies
Bondir au gré de leurs desirs:
Le Berger dire à la Bergere,
C'est un Roy tendre & debonnaire
Qui nous fait ces heureux loisirs.

Quel objet pour mes yeux avides!

Que d'épics couvrent nos guerets.
Les champs de Mars ne ſemblent
vuides
Que pour remplir ceux de Cerés.
Nos Soldats, ſi fiers dans la
guerre,
Dans la Paix labourent la terre
Ils ſont tels que les vieux Ro-
mains:
Bellonne à peine eſt diſparuë,
Qu'on les revoit ſur la charruë,
Porter leurs triomphantes mains

Aux épics que l'Eté moiſſonne
Se joignent des treſors nouveaux.
Les fruits que doit meurir l'Au-
tomne

Fon

Font briller vergers & côteaux.
Jamais, pour enrichir le monde,
La terre ne fut si feconde;
Non; rien n'égale un si beau jour.
Douce Paix, toute la nature
S'épuise à tracer la peinture
Des biens que produit ton retour.

Quel art en miracle fertile
Rassemble cent Peuples divers,
Et ne forme plus qu'une Ville
Du vaste sein de l'Univers.
Jusqu'aux rives dont nous separe
L'Ocean trop longtems avare,
La Paix nous ouvre des chemins:
Les biens que la guerre disperse
Sont réünis par le commerce,

BIBLIOTHEQUE IMPERIALE IMPR.

Et ſemblent croître ſous nos mains.

Peuples, chantez dans l'abondance
Le Vainqueur qui vous rend la Paix:
Reglez voſtre reconnoiſſance
Sur la grandeur de ſes bienfaits;
Goûtez le fruit de ſes conquêtes:
Que ſon nom dans toutes vos fêtes
Soit repeté par les échos:
Voſtre bonheur eſt ſon ouvrage;
Qu'à jamais le plus tendre hommage
Vous acquitte envers ce Heros.

Omnes gentes, plaudite manibus. *Pſ.* 40.

Priere pour le Roy.

Grand Dieu, dont la main favorable
Nous fit le don ineſtimable
D'un Monarque ſelon ton cœur;
Acheve de nous faire un ſort
digne d'envie:
Prolonge une ſi belle vie;
C'eſt prolonger noſtre bonheur.

Voicy une piece de Poëſie toute nouvelle, c'eſt un conte de la façon du R. P. de Clery, Profeſſeur d'Eloquence à Touloufe, & qui a remporté plu-

ſieurs prix. Ce conte a eſté fait à la loüange de M. de la Motte, il n'eſt point d'Eloge que M. de la Motte ne merite. Et ſi l'on a quelque choſe à luy reprocher, c'eſt la trop ſcrupuleuſe attention avec laquelle il refuſe les loüanges qu'on luy donne, & les ſoins & la peine qu'il faut prendre pour luy dérober les choſes obligeantes qu'on luy écrit. C'eſt ſouvent une perte pour le public; mais Mercure a la main ſouple, & je vais luy faire part de ce dernier larcin que je luy ay fait.

A M. Houdart de la Motte, Auteur de la nouvelle Iliade.

CONTE.

Jadis en Grece étoit un Statuaire,
De grand renom. Il s'appelloit Homere.
Il avoit fait cent Heros, & cent Dieux :
Et comme alors, même les meilleurs yeux,
Etoient sujets à d'étranges berluës,
Messieurs les Grecs trouvoient

MERCURE
dans ſes Statuës,
Portraits finis, vrais chefs d'œu-
vres de l'Art.
C'étoient pourtant, au moins
pour la plûpart,
Vilains Magots. L'un étoit Cu-
de-jatte;
L'autre manquoit d'un tiers d'une
omoplatte;
L'autre d'un œil; qui de front;
qui de nés.
Il en étoit de manchots, d'erren-
nés,
De pourfendus. Leur Troupe
mutilée
Sembloit encore ſortir de la
mêlée.

Helas combien étoit changé Nes-
tor ?
Combien Enée ? à voir le pauvre
Hector,
Et Jupiter, & Mars, & les
Atrides,
Vous auriez dit l'Hostel des In-
valides.
Mais fussent ils plus perclus,
& plus faux,
On adoroit jusques à leurs dé-
fauts.
Je le crois bien. Habiles Person-
nages
Disoient en Grec, que c'étoient
beaux Ouvrages.

Glaucon ſur tout tant & tant les vanta,
Que de les voir à Rome on ſouhaita.
On les y porte : & l'on jugea dans Rome,
Qu'en les faiſant, Homere fit maint ſomme,
Et qu'il falloit, que les ciſeaux par fois
Lourds, ou mutins ſuiviſſent mal ſes doigts.
Rien ne le mit à l'abri des cenſures.
Les Connoiſſeurs rirent de ſes Figures.

Même dit-on, que Virgile les vit,
Et que ſous cappe à ſon tour il en vit.
Mais toſt aprés, ſa bonté naturelle
En leur faveur changea ſon rire en zele.
Il eût pitié de tant d'Eſtropiats.
Il leur donna des jambes & des bras,
Leur fit des yeux, mit des nés à leurs faces;
Il rétablit leurs membres en leurs places,
Et ſans la mort, qui luy ravit le

jour,
Ils s'en alloient, tous estre faits au
tour.
Mais, ce qu'en vain les vieux
siecles tenterent,
Ces derniers tems enfin l'execu-
terent.
O! qu'ils sont beaux, ces Dieux
& ces Heros
Dans l'Atellier du Docte Hou-
dart; éclos!
Retirez vous, Savantas,
Scholiastes,
Laissez moy voir leurs merveil-
leux contrastes,
Leur vraye Image. Avoient-ils

meilleur air
Ces Champions, lorſqu'habillez
de fer,
Las de languir dans une oiſive
Tente
Ils combattoient ſur les Rives du
Xante?
Tel fut Ajax, Uliſſe, Merion,
Tel Menelas. Tels des Murs
d'Ilion,
Sans ſa lorgnette, Helene encor
peut-eſtre,
Avec Priam pourroit les recon-
noiſtre.
Houdart leur rend la vie avec
leurs traits.

Oüy, ce sont eux, plustost que
leurs portraits.
Ils vont parler, & renonçant
Homere,
Fameux Houdart, ils te nom-
ment leur Pere.
C'est de toy seul, qu'ils tiennent
leur beauté,
Et qu'ils tiendront leur immor-
talité.
Mais suffit-il, que ces Masses
énormes
Ayent, sous tes mains, pris de
charmantes Formes?
C'est peu pour toy, d'estre Re-
formateur.

Il faut encor, que tu sois Crea-
teur.
Assez, crois moy, sur un tra-
vail antique
S'est exercé ton talent heroïque.
Rends toy justice. Il faut de tes
ciseaux
Faire sortir des Heros, tout nou-
veaux.
En telles gens nos Climats sont
fertiles.
Dans nos Bourbons la France a
des Achiles.
La Seine en voit, plus que le
Simoïs.
Les Rois futurs te demandent

Loüis.

Fais-le, non tel, qu'il lançoit le
Tonnerre,
Mais tel, qu'il fit le bonheur de
la Terre.
Pour Louis seul, le Ciel t'a re-
servé.
Et ta main doit ce Modelle
achevé.
Taille ce bloc, & qu'au plûtôt
en naisse
Ce Roy plus grand, que les Dieux
de la Grece.
Jamais par toy, leur gloire ne
mourra:
Par luy toûjours, Houdart, ton
nom vivra.

Il me paroiſt pendant que je ſuis en train de vous donner des vers, qu'il n'eſt pas neceſſaire d'en interrompre la ſuite ; je vous offre cette lecture avec d'autant plus de confiance, que ce qu'il y a de meilleur & de plus commode dans ce livre, c'eſt qu'on n'en prend que ce qu'on en veut prendre ; on n'eſt pas obligé (au moins ne vous y trompez pas) de le lire d'un bout à l'autre. J'ay moy-même, qui prends tous les mois le ſoin de le faire, & d'en compoſer quelque fois au moins la moitié pour ma

part, souvent assez de peine, à le lire. Ce n'est pas que je me méfie du merite des pieces que je rends publiques ; mais bien du choix que je fais des des ouvrages qu'on m'envoye. Il n'y a pas jusqu'aux miens que je mets au rebut lorsque je m'apperçoi le lendemain que la veille je n'étois pas monté sur la bonne corde ; mais cette justice que je me rends à moy-même, ne m'apprend pas à estre aussi équitable que je le devrois, à l'égard des autres : & peu s'en faut que le Mercure Galant ne se fasse bien-tost

par

par compere & par commere.

Il eſt naturel de ſouhaitter d'avoir de l'eſprit, de l'exercer, & de le montrer quand on en a; mais il n'eſt pas raiſonnable de briguer, pour un miſerable morceau de Poëſie, des preferences d'un Auteur auſſi grave que moy, à moins qu'on ne veüille ſe mettre ſur le pied d'acheter mes ſuffrages; ſi cela m'eſt encore offert, je rendray ma reconnoiſſance éclatante, & je publieray juſqu'aux noms de ceux qui m'auront impitoyablement ſollicité pour ſe faire enregiſtrer

Octobre 1715.

dans mon Livre, aux dépens de ma conſcience & de ma réputation. Ce petit article a ſon application, & *à bon entendeur, ſalut.* Mais revenons, s'il vous plaît, à nos moutons ; j'avois, ſi je ne me trompe, des vers à vous offrir. En voicy dont vous ferez l'uſage que bon vous ſemblera, ils m'ont plû & je penſe qu'il vous plairont auſſi.

Lettre à Mademoiſelle de L**

Demoiſelle auſſi aimable qu'elle eſt ingenieuſe à ſe tourmenter elle-même.

Charmante Iris qui ſans chercher à plaire,
Sçavez ſi bien le ſecret de charmer,
Vous dont le cœur genereux & ſincere,
Pour ſon repos ſçût trop bien l'art d'aimer,
Vous dont l'eſprit formé par la lecture,
Ne parle pas toûjours mode &

coëffure,

Souffrez Iris que ma Muſe aujourd'huy
Cherche à tromper un moment voſtre ennuy.
Auprés de vous l'on voit toûjours les Graces,
Pourquoy bannir les Plaiſirs & les Jeux,
L'Amour les veut raſſembler ſur vos traces,
Pourquoy chercher à vous éloigner d'eux.
Du noir chagrin volontaire victime,
Vous ſeule Iris faites voſtre tourment,

Et voſtre cœur croiroit ſe faire un crime,
S'il ſe prêtoit à la joye un moment.
De vos malheurs je ſçay toute l'hiſtoire,
L'Amour, l'Hymen ont trahi vos deſirs,
Oubliez les. Ce n'eſt que des plaiſirs
Dont nous devons conſerver la memoire.
Les maux paſſez ne ſont plus de vrais maux,
Le preſent ſeul eſt de noſtre appanage,
Et l'avenir peut conſoler le

sage,
Mais ne sçauroit alterer son
repos.
Du cher objet que vostre cœur
adore
Ne craignez rien? comptez sur
vos attraits?
Il vous aima, son cœur vous
aime encore,
Et son amour ne finira jamais.
Pour son bonheur bien moins que
pour le vostre,
De la fortune il brigue les fa-
veurs,
Elle vous doit aprés tant de ri-
gueurs,
Pour son honneur rendre heureux

l'un & l'autre.

D'un tendre ami qui jamais ne rendit
A la fortune un criminel hommage
Ce sont les vœux, & si vous estes sage,
Dés ce moment goûtez sur son presage
Le sort heureux qu'il vous predit.

En voicy d'autres encore, que je suis indispensablement obligé de vous presenter : ce sont des Bouts-rimez remplis que j'ay proposé le mois passé

& qu'on m'a envoyez ce mois-cy dans la forme ſuivante.

Sonnet d'une Dame dépitée (je ne ſçay pourquoy) contre l'Amour.

Qu'on exerce ſur moi les rigueurs de . . Neron,
Qu'on me faſſe paſſer mes jours en . . ſolitude,
J'éprouveray du ſort ce qu'il a de plus . . rude,
Plutôt que d'imiter le tendre . . Anacreon.

Si j'élevois aux Dieux un nouveau . . . Pantheon,
J'en bannirois l'amour & ſon . . inquietude,

Il

Il ne me cauſe plus la moindre
in . . certitude,
Maintenant que je vis & dors
comme un . Lyron.

Oüi, dût-il me livrer une immor-
telle . . Guerre,
Dût-il pour m'accabler emprunter
le . . tonnerre,
Mon ame ſans courroux mépriſera
ſes . . traits.

Jamais de ſes plaiſirs je ne veux
me re . . paître,
On me le vante en vain, ſes ef-
frayants . . portraits,
Ont dégouté mon cœur du ſoin de le
connoître.

AUTRE.

Prince qui penetrez quand quelqu'un eſt . Neron,
Que n'avez vous point fait dans vôtre . . ſolitude,
Pour adoucir nos maux dans un tems auſſi . rude,
Chacun pour vous loüer veut être . . Anacreon.

Vôtre nom va paſſer de-là le . . Pantheon,
La gloire à l'avenir n'aura d' . . . inquietude,
Que d'annoncer par tout avecque . . . certitude,
Que vous travaillez plus que ne dort un . Lyron.

Vos veilles ont mis fin à tout genre
de . . Guerre,
La discorde en tremblant a quitté
son . . tonnerre,
Et nous ne craignons plus que l'a-
mour & ses . traits.

Les Bergers en repos vont voir leurs
brebis . paître,
Et tous vos descendans admirant
vos . . portraits,
Diront, ah! quel bonheur d'avoir
pu le . connoître.

Je n'ay que deux mots Latins à vous dire sur ce Sonnet, *Laudo Conatum*; mais en voicy encore un autre sur les mêmes rimes.

. . .

SONNET.

J'oublie ici les noms de Claude &
de . . Neron,
Les tranquilles plaiſirs charment
ma . . ſolitude,
L'écho n'y rend jamais un ſon guer-
rier ny . rude,
On y chante les airs du tendre
. . Anacreon.

Bacchus eſt le premier de nôtre
. . Pantheon,
Sur l'avenir obſcur exempt d'
. . inquietude,
Nôtre cœur du vray bien goute la
. . certitude,
Et des erreurs du tems on dit lire
. . Liron.

Nous livrons aux ennuis une éter-
nelle . . Guerre,
Philippes de ces lieux écarte le
. . tonnerre,
L'amour eſt le Dieu ſeul dont on
reſſent les . . traits:

C'eſt lui qui de Philis mene les
moutons . paître,
De tous ces agrémens il n'eſt point
de . . portraits,
Qu'où nous ſommes, ami, viens y
pour les . connoître.

De Bonneval.

Voicy encore deux Sonnets ſur les premiers Bouts rimez. J'en ay perdu deux qui m'ont paru fort bons, & que je prie

leur Auteur de me renvoyer. Pour ce mois cy vous n'en aurez pas davantage.

SONNET.

L'Homme coëffé.

Je connois un galant plus fier que
le . . Sophy,
Sans songer que l'amour eſt un
traître qui . cingle,
Qui conſomme ſon fond, ſans gar-
der une . épingle,
Pour poſſeder Cloris qui lui fit un
. . . déf.

Le bien de ſes Ayeux pour tout au-
tre eut . ſuffi,

Mais pour l'en détourner prissiez
vous une . tringle,
Quand vous l'assommeriez, plus
rebelle que . Zuingle,
La passion l'emporte, il en devient
. . bouffi.

Ah! qu'il dira bien-tôt, falloit-il
que j' . . allasse,
Prendre femme qui fait argent de
sa . . paillasse,
Vend ses meubles, habits, jusques
au plus . ginguet:

Il se verra forcé de s'enfuir à
. . Ligourne,
Et pour finir son sort de monter au
. . . trinquet,
Le malheur suit toujours celui qui
mal . . enfourne.

LE FAINEANT.

Il faut être bien fou, pour voir le
Grand . . . Sophy,
De risquer le courroux d'un orage
qui . . . cingle,
Se voir perir en Mer, sans sauver
une . . . épingle,
Et faire avec Neptune un si triste
. . . défi

L'esprit & l'industrie en tout tems
m'ont . . . suffi,
Je dors dans tous les lits, quand
ils seroient sans tringle,
Et sans m'embarrasser des docu-
ments de . Zuingle,
Je ne songe qu'à ceux de feu Pillot
. . . Bouffi :

Hé quoi, vous voudriez mes amis,
que j' . allaſſe,
M'affliger de n'avoir pour lit qu'u-
ne . . paillaſſe,
Et pour toute boiſſon le vin le plus
. . ginguet?

Quand je ſçaurois trouver ma for-
tune à . Ligourne,
Je vis comme je puis, & nargue
du . . trinquet,
Bien ou mal, c'eſt ainſi chaque jour
que j' . . enfourne.

Pour un Bouquet, vous ne ſçauriez le refuſer! ayez donc s'il vous plaiſt, la bonté de lire l'hiſtoire de ce Bouquet.

Le jour de Saint François 4^e^. Octobre, une Dame d'un

rang & d'un merite distingué étant à sa Terre aux environs de Paris, y receut un nombre de Bouquets de plusieurs personnes de consideration. Un honneste homme qu'elle honore de son estime n'ayant pas voulu laisser passer la feste de de cette Dame, sans luy donner des marques de sa reconnoissance & de son respect, luy presenta aussi un bouquet, & y joignit ces vers.

BOUQUET
à Madame ***

Je m'abandonne à mon zele
indiscret,
C'est assez admirer vos charmes
en secret.
Il est tems qu'à mon tour j'en ce-
lebre la gloire.
O l'ympe, je veux en ce jour
Où l'on s'empresse à vous faire
sa cour,
Sur mes jeunes rivaux remporter
la victoire.
Esperer de vous plaire en vous
offrant des fleurs

Eſt un objet qu'en vain l'on ſe
propoſe,
Vous effacez par vos belles cou-
leurs
Et la blancheur du lys & l'éclat
de la roſe.
Ces ornements pour vous me ſem-
blent ſuperflus,
Mais peindre au naturel vos ai-
mables vertus
Eſt un projet plus raiſonnable.
Montrons de vos deſſeins la con-
duite admirable,
Ce fond de pieté, cette bonté de
mœurs,
Qui ſous ſes douces loix aſſujettit
les cœurs.

Cet air vif & brillant, cette ame
noble & fiere
Que voſtre illuſtre Epoux poſſede
toute entiere
Et qui ſur ſes devoirs reglant
tous ſes deſirs,
Dans un heureux repos jouit des
vrais plaiſirs.
Ma Muſe n'oſeroit en dire davantage,
Pour la premiere fois qu'elle vous
rend hommage.

Ma Chanſon, ſi je ne me trompe, n'ira pas mal icy, daignez en eſſayer.

CHANSON.

A la plus delicate Yvresse
Livrons nos cœurs dans ce festin
Meslons aux jeux de la tendresse
Les Chansons, les ris & le vin
Les Dieux en bûvant à la ronde
Ne pensent point au genre humain,
Oublions comme eux tout le monde,
Et nargue des coups du destin.

Des charmes dont brille la terre
Cette Table est un racourcy,

Air de M.r Deon

A la plus delicate yvresse, livrons nos cœurs dans ce festin, mêlons aux

A la plus delicate yvresse, livrons nos cœurs dans ce festin, mêlons aux

jeux de la tendresse, les chansons, les ris et le Vin; Les Dieux en bu-

jeux de la tendresse, les chansons, les ris et le Vin; Les Dieux en bu-

vant à la ron . . . . . de, Ne pensant point au genre humain,

vant à la ron . . . . . de, Ne pensant point au genre humain,

Oublions comme eux tout le Monde, et Nargue des coups du Destin.

Oublions comme eux tout le Monde, et Nargue des coups du Destin.

Esprit, beauté, bon vin, grand chere,
Belle humeur, tout se trouve icy.
Laissons les Dieux boire à la ronde,
Amis n'en soyons point jaloux.
Nous pouvons comme eux dans ce monde,
Goûter les plaisirs les plus doux.

Que chacun boive à ce qu'il aime,
Et qu'il y boive tendrement.
De cette volupté suprême
Rappellons cent fois le moment.
C'est ainsi que se fait la ronde
Au celeste banquet des Dieux :

Imitons les Maiſtres du monde,
Amis pouvons nous faire mieux.

A ta ſanté belle Silvie,
A ce qui te touche le cœur;
Que mon ame ſeroit ravie,
Si c'étoit ma ſincere ardeur.
Les Dieux en bûvant à la ronde,
N'auroient pas un plus grand bonheur;
Je croirois eſtre Roy du monde,
Si je devenois ton vainqueur.

C'eſt aſſeurement icy la place des Enigmes, ou elles n'en doivent point avoir dans ce volume; mais un Mercure ſans

ſans Enigmes, ne ſeroit pas bon
à jetter au feu. Donc en voi-
cy. Neanmoins avant qu'elles
paroiſſent ſur l'horiſon, il eſt
bon de vous dire que le mot
de celles du mois paſſé étoit
le *Miroir* & *le Scepire*, que les
noms de ceux qui les ont de-
viné, ſont, la Poupée de la
Place Dauphine, l'aimable &
genereuſe Therele, la belle
brune de la ruë Tibotaudé,
Saint Alvar, le Marquis de
B. C. en a mi la, M Simon,
le gros courtaut de la rue de la
Harpe, l'inconſolable brune
du Cloître S. Thomas du Lou-

vre, l'amant discret, & l'habile Mendoce qui se pique de les deviner toutes, & n'en a pû deviner qu'une.

ENIGME de M. T. R. E. T.

Je vais sans me lasser plus loin qu'on ne desire,
Je marche en insensé sans sçavoir où je vais,
Et semblable au Soleil qui n'arrête jamais,
Je vais sans m'arrêter, si l'on ne me retire.
Le bien que l'on me fait sembles-

roit un Martire,
On me tire, on m'attache, on me
charge d'un faix,
On me pique de pointe, & le bien
que je fais,
Sans un trop long discours ne se
pourroit écrire.
Souvent je suis couvert en la
saison d'Esté,
Sans moy quelque Païs seroit in-
habité;
Celle qui me détruit je la rends
habitable,
Où je vais seul, sans moy pas un
n'ose venir.
Il arrive souvent qu'on me vou-
droit tenir,

Pour ſortir d'un danger qui ſemble inevitable.

AUTRE
du Priſonnier volontaire.

Je ſuis un inſtrument d'aſſez longue figure
Eſtimé chez beaucoup de gens :
Selon qu'on change ma poſture,
Je produis des effets tout-à-fait differens.

Soit qu'on m'éleve vers les Cieux,
Soit qu'on m'abaiſſe ſur la terre,

Mon unique but eſt de plaire,
Aux Sçavants comme aux Curieux.

Je ne feray peut-être pas mal de vous annoncer à preſent, avant que de paſſer aux nouvelles du monde, quelques Livres nouveaux.

Le Journal Hiſtorique de toutes les circonſtances qui ont precedé la mort du Roy Louis XIV. & de l'avenement du Roy Louis XV. à la Couronne de France, eſt un Livre ſi curieux, ſi intereſſant, & ſi nouveau que tout le monde

est en conscience obligé de l'acheter. Tous les grands événemens qui servent à le remplir ont été ramassez avec toute l'exactitude imaginable, par l'Auteur du Mercure Galant. Il se flatte, à telle fin que de raison, que son nom & son paraphe qui sont à la tête du Journal, pourront contribuër à en précipiter le débit. Il en donneroit volontiers un extrait dans le Mercure, s'il n'apprehendoit pas qu'on s'en tint là : & pour cause facile à deviner, il se contente d'annoncer au Public que ledit Journal se

vend chez les Sieurs Jollet & Lameſle ſes Imprimeurs, au Livre Royal, au bout du Pont S. Michel, du côté du Marché neuf : ceux qui le trouveront ſans ſon paraphe, ſont très-inſtamment priez de le lui envoyer comme un Livre contrefait, afin qu'il ſoit (comme de juſtice) procedé par lui à l'examen de la contravention. Ce paraphe eſt compoſé d'une L. & de deux doubles F. enlaſſées enſemble, & fermées par un D. d'une façon inimitable, *ne varietur*.

AUTRE LIVRE.

Le R. P. Raphaël Bluteau, Theatin de la Divine Providence à Lisbonne, né en France, où il a fait Profession de Religion, est Auteur d'un Dictionnaire Portugais & Latin, en huit tomes in folio. Ce Dictionnaire est un Livre universel, où l'on trouve une érudition presque sans exemples. Toutes les matieres qui servent à le remplir y sont traitées à fonds, avec toutes les citations des Anciens & des Modernes,

Modernes, qui ont rapport aux choſes dont il eſt queſtion dans l'ordre alphabetique. Ce Livre qui eſt d'un travail immenſe, eſt un chef-d'œuvre de ſcience, de recherches & d'étude.

Mais à propos de Livres, on revient encore à la charge ſur mon compte, on recommence à me reprocher que je parle trop ſouvent de moi, dans le mien : eſt ce pour me loüer ? j'ay tort : ſinon, j'ay raiſon. De qui ont parlé, s'il vous plaît, Meſſieurs les Cenſeurs, tous les faiſeurs de Me-

moires du monde ? n'elt-ce pas d'eux-mêmes, la plûpart du tems ? Et dequoi voulez vous que je vous entretienne, aprés les Gazettes de Roterdam, d'Amsterdam, de Leyden, de Verdun & de France, de tout ce qu'elles vous auront dit en trois ou quatre façons differentes ?

Vous voulez apparemment que je devienne le Copiste, ou le Commentateur de ces grands monuments : je m'en garderay bien, ces sortes de pillages ne sont permis que lorsqu'on ne peut se dispenser

de les faire. D'ailleurs je n'ay jamais pris le ton des nouvelles, en nouvelliſte reglé. J'ay ſenti dés les premiers jours que j'ay été inſtallé dans mon emploi, la ſechereſſe de ce langage, & j'y ay ſuppléé autant que j'ay pû, par mon attention à ramaſſer de bonnes pieces & des Memoires curieux. Quand ils m'ont manqué, j'ay raiſonné à ma fantaiſie, & tant qu'ils me manqueront je raiſonneray de même ; d'autant plus volontiers que je ſçay de bonne part que mes raiſonnemens ont amuſé les Dames &

tous les honnêtes gens qui ne cherchent qu'à s'amuſer : ce que vous allez lire par exemple eſt de cette nature.

Les Spectacles qui avoient été fermez pendant trente quatre jours, en conſideration de la maladie & de la mort du Roy, furent enfin rouverts le premier de ce mois.

L'Academie Royale de Muſique regala d'abord le Public de l'Europe Galante, qui fut reçûë comme le meritoit un Opera dont le ſuccés ne fut jamais douteux.

Proſerpine qui eſt un Opera

magnifique & trés interessant, fut remis quelques jours aprés sur le même Theatre, où on le represente maintenant alternativement, avec l'Europe Galante, en attendant *Theonoé*, Opera nouveau, dont on dit beaucoup de bien.

Le même jour les Danseurs de corde, les Marionnettes, & les Animaux sauvages rouvrirent leurs Loges, avec des succez bien differents. Dominique attira tous les spectateurs chez lui, & les autres joüerent souvent pour leur plaisir.

La Comedie de ſon côté ne demeura pas les bras croiſez, au contraire elle fit un vacarme enragé dans Paris.

Quand tous ſes Membres qui avoient été diſperſez pendant l'eſpace de 34. jours, vinrent à ſe réünir, on prit cet aſſemblage pour la confuſion de Babel : quelques uns demanderent à entrer dans cette Tour, d'autres à y reſter, & pas un à en ſortir. Ceux que l'orage menaça crierent merci; mais le Ciel ſourd à leurs voix, ſe ferma l'oreille à leurs cris. Enfin,

* *Vous diray-je les noms de ces grands Personnages,*
De ces fameux proscrits,
Que nous avons tant de fois vûs l'oüie pâle, & l'oreil le plate, maudire le partere entre leurs dents. Non, Messieurs, n'insultons pas aux malheureux, regardons les plutôt comme des victimes infortunées de l'inconstance du sort: & admirons la generosité de M. de la Thoriliere, qui fut jusqu'aux pieds du Regent, lui faire une humble, tendre & inutile priere pour eux. Quel-

* Cinna.

ques jours auparavant qu'il fit cette démarche, le Public eut bien une autre allarme : le bruit courut que M. Beaubour s'étoit cassé la tête, & qu'il étoit en grand danger. Cette nouvelle effraya avec justice tout ce qu'il y a de gens interessez à la conservation d'un si grand Acteur. Tout le monde l'est sans doute, & l'allarme étoit bien fondée. Cependant on assûre que ce ne sera rien, & on dit qu'il en sera quitte pour une balafre, qui ne le rendra pas plus beau.

Le douze de ce mois les Co-

mediens repreſenterent la Tragedie d'Heraclius, où Mademoiſelle Duclos & Mademoiſelle Deſmarts reçûrent à leur ordinaire mille applaudiſſements. M. de Ponteüil & M^rs. Quinaut s'y ſurpaſſerent eux mêmes. Cette Tragedie fut ſuivie de la premiere repreſentation de la Comedie du Cadet de Gaſcogne, que Mademoiſelle des Broſſes & M. Quinaut le jeune ſoutinrent autant qu'ils purent; mais elle tomba malgré eux, avant que d'être achevée, & trop tard encore au gré du Public, qui

s'indigna avec raiſon, de toutes les pauvretez dont il la trouva remplie.

De grace, encore une petite nouvelle, & peut-être encore une autre : que ſçay-je ? Trente Louis d'or à gagner ? c'eſt à peu prés l'hiſtoire de la Comedie du Galant Jardinier, qu'on remet ſur le tapis. Le public eſt prié par cette affiche de chercher & trouver, s'il peut, une Demoiſelle de dix neuf à vingt ans, égarée ou perduë. Voicy comme la choſe eſt arrivée.

Mademoiſelle Yma, jeune, belle, grande & bienfaite, receut il y a quelques années, de ſon pere le commandement de conſiderer, d'eſtimer & de regarder M. de ** comme un homme qu'il luy deſtinoit pour eſtre un jour ſon époux. M. de.. a du merite. Mademoiſelle Yma fit tout ce qu'il plût à ſon pere, & même au-delà. Les affaires de ſon amant avoient paru en aſſez bon état lorſqu'on luy avoit fait le commandement de l'aimer ; mais depuis il a paru que le temps les avoit délabrées. Le

pere de la Demoiſelle n'a plus voulu entendre parler de M. de . . en un mot il luy a deffendu ſa maiſon. Toutes ces précautions ſont bonnes ; mais l'amour ne va pas comme la tête des peres. Les deux amants ſe ſont aimez dans la contrainte, mille fois plus que lorſqu'ils joüiſſoient d'une pleine liberté. Quoy donc, ont ils dit, un pere forme les nœuds qui doivent nous unir, il les reſſere même pendant pluſieurs années, & au premier caprice qui luy prend, il s'aviſe de vouloir les rompre, il en

aura parbleu le démenti, & il
n'y a que la mort qui puisse
nous séparer. Alors visites clan-
destines, & billets reciproques
sont les moyens qu'ils em-
ployent pour entretenir leur
amour; enfin ils en viennent
au point de se jurer sous la
cheminée, & en presence
d'un Prestre, une éternelle foy.
Ils joüissent alors, & en toute
seureté de conscience, autant
que l'occasion peut s'en pre-
senter, des droits de leur hy-
men. Cependant une partie de
l'intrigue est découverte. Le
pere fulmine contre sa fille,

& la menace de l'enfermer ſi elle revoit jamais M. de. . elle informe auſſitoſt ſon cher époux des malheurs dont elle eſt menacée, & le lendemain (qui étoit le premier ou le ſecond jour du preſent mois d'Octobre) elle s'éclypſe. On la demande à tout le monde, on la cherche par tout, on viſite la maiſon de M. de. . on informe contre luy ; & l'on n'en peut apprendre aucune nouvelle. On propoſe à ce ſujet les trente Loüis cy-deſſus à gagner ; mais ſi on la trouve, je ne ſuis pas garant qu'on les paye.

Sortons maintenant de Paris & allons faire un tour en Afrique ; à vous dire vray, il y a un peu loin ; mais de la maniere dont je vous feray voyager, vous n'aurez jamais lieu de vous plaindre.

A Melilla, le 18. Octobre 1715.

Par ma Lettre du 10. de ce mois, je vous informay de mon arrivée en cette Place. Aprés avoir ſouffert trois jours & trois nuits dans le Brigantin tout ce qu'on peut s'imagi-

ner : à mon arrivée j'examinay les tranchées des ennemis qui nous attaquent vigoureuſement de toutes parts par une paralelle qui paſſe à 10. toiſes de noſtre chemin couvert : Ils paroiſſent en vouloir à une redoute au pied de noſtre glacis, qui s'appelle ſaint Michel, dans laquelle on a mis cinquante (* Deſterados) à qui on promet la liberté s'ils ſe deffendent, ainſi qu'ils font parfaitement bien ; ils ſont commandez par un brave Officier. Les ennemis & nous

* Bannis.

pa-

pareillement tirons nuit & jour, les uns sur les autres, cependant ils n'ont point encore de canons, & bien nous en prend, car s'ils en avoient ils nous desoleroient à cause que tous nos parapets ne sont que d'une simple muraille, dont l'éclat des pierres blesse-roit tout nostre monde.

Je fais travailler continuellement à faire des parapets de terre, parce qu'on asseure que les Maures, attendent du canon & des mortiers, & quoy que cet ouvrage soit de longue haleine, je ne veux pas atten-

dre à l'extremité, à le faire, c'eſt pourquoy je previens le coup, au moins on pourra ſe tenir derriere, ce qu'on ne peut faire ſans grand riſque, derriere ceux qui ſubſiſtent. J'ay examiné auſſi les Fortifications de cette Place, qui n'eſt faite que de pieces & de morceaux, les uns ſur les autres, parce qu'ils ont eſté bâtis par differentes mains, cependant il n'y a pas un ouvrage qui n'ait un profond foſſé taillé dans le roc; plût à Dieu que les parapets correſpondiſſent aux foſſez.

Tous les ouvrages ſont pareillement contreminez, ainſi que les chemins couverts, ce qui devroit faire trembler l'Ennemy; cependant il va toûjours ſon train, & s'il s'amuſe à vouloir prendre la redoute de ſaint Michel, comme il y a apparence, on le fera ſauter en l'air plus haut qu'il ne penſe.

Nous avons nos Mineurs qui travaillent par deſſous terre en grande diligence, par le plaiſir qu'ils ont de faire ſauter une Place d'armes de leurs tranchées.

Il y a quatre jours que la

Garde de ſaint Michel fit une petite ſortie la nuit, ſur les tranchées des Maures, & leur prit deux fuſils, & demantibula un gabion du parapet de la tranchée, & le porta dans la redoute, les Soldats l'ont placé ſur le ſommet d'une guerite la plus haute de la redoute, afin qu'il ſoit veu des Ennemis, ce qui les deſeſpere ; car on dit que quand l'Alcaïde commandant le Camp, ſera de retour d'un voyage qu'il eſt allé faire, qu'il les aſſommera de coups de bâton, ce qui n'eſt pas épargné chez eux, non plus

que de faire traîner les hommes par des mulles, quand ils manquent, c'eſt le déjeuné de l'Alcaïde, commandant chaque jour.

On prétend que le voyage de cet Alcaïde eſt pour preſſer l'arrivée du Canon, des Mortiers, & pour faire preſſer auſſi le gros de ſon Armée. Ainſi il ne manquera pas de Morailles, ce qu'il y a de plus fâcheux eſt qu'il n'y a point de vivres en cette Place, que juſques à la fin de ce mois. Jugez du ſecours qu'on a apporté; le Gouverneur qui eſt un fort brave

homme & bien entendu, écrit fortement par le retour de ces baſtimens, mais la lenteur avec laquelle on va en toutes choſes, nous peut cauſer bien de l'embarras.

Je n'ay point encore eu le temps de faire le plan de cette Place, car le travail que je fais journellement, eſt de beaucoup plus de conſequence, ainſi la Cour prendra patience. Mais j'eſpere que Sa Majeſté Catholique ne deſapprouvera pas ma conduite ni ma manœuvre ſi neceſſaires pour ſon ſervice.

Du 22. du même mois.

Je ne veux point laiſſer partir la Barque, ſans vous dire que nous avons icy deux Maures ou Afriquains, qui de temps en temps ſortent de cette Place ſecretement, & vont dans le Camp ennemi s'informer adroitement de ce qui ſe paſſe, ils ſont rentrez ce matin & nous ont amené deux petites vaches qui nous font grand plaiſir, parce qu'il y a plus d'un mois que nous n'avions point de bœuf, & il n'y a que 3.

moutons dans la Place pour l'Hoſpital, & rien pour nous que du poiſſon, jugez en quel état nous ſommes réduits ; les deux Afriquains ont rapporté que le Roy de Miquenez a promis à l'Alcaïde de ſon Armée qui eſt comme le General, ayant quatre freres ſous luy, qui luy ſervent de Lieutenans Generaux, qu'il luy envoyera du canon d'abord qu'il aura pris la Redoute S. Michel, que l'Alcaïde a pris cela à cœur, & qu'il eſt de ſon honneur de la prendre au pluſtoſt ; de ſorte qu'il fait travailler nuit & jour,

tant

tant par deſſus que par deſſous terre, pour réüſſir à ſon deſſein, de maniere que ſi l'on ne nous donne d'autres troupes que celles que nous avons icy, tout ira mal. On compte en cette Place 1000. hommes, il eſt vray que ce ſont des hommes, mais ce ne ſont pas des ſoldats, ceux qui le croyent autrement ſe trompent. Je prevoy de grands malheurs pour nous, ſi on ne nous envoye inceſſamment les ſecours dont nous avons beſoin, le plus honneſte homme y perdroit ſon latin & ſon honneur;

il eſt certain que le Gouverneur eſt bien plus à plaindre qu'on ne penſe, c'eſt un tres brave homme & fort entendu, on ne peut rien ajoûter à ſon zele, mais il n'a pas de quoy ſe pouvoir deffendre; & ſi Sa Majeſté n'y remedie, il s'enſuivra de fâcheuſes ſuites.

D'une extrêmité de l'Afrique, paſſons à une extrêmité de l'Europe.

Les dernieres lettres de Conſtantinople portent que dans l'incendie qui y eſt arrivée le mois de Juillet dernier, neuf

grandes Mosquées, & quatre petites ont été brûlées, treize Ecoles, & huit grands *Caravansarais*, édifices publics destinez à loger les étrangers, trois grands bains publics, & trois bâtimens avec plusieurs fontaines publiques, treize fours publics, deux mil six cens maisons de Turcs, & sept mil cent cinquante sept de Chrêtiens, un grand nombre de Turcs & de Chrêtiens ont aussi péri dans cette incendie.

De Londres le 20. Septembre.

Le Duc de Roxboroug partit hier pour l'Ecoſſe.

Le Duc d'Argile eſt parti ce matin à 4. heures de Londres, pour ſe rendre à Hamptoncourt, où la Cour eſt à preſent. Il a reçû hier ſes inſtructions & des remiſes pour dix mil livres ſterlin, qu'il employera où il jugera à propos. On dit qu'il marchera contre les Montagnars, avec une armée de dix mil hommes, en cas qu'ils refuſent de ſe ſou-

mettre au Roy.

Milord Powits, Catholique Romain, qui a été arrêté, doit être transferé à la Tour.

De Veniſe le 14 Septembre.

Les Turcs ſont occupez à faire le ſiege de Modon, & ils ont bloqué le Château de Morée. Ils ont auſſi fait avancer un nouveau corps vers la Dalmatie, pour attaquer cette Province. Il y a trois jours que ſix Vaiſſeaux ſont partis d'ici avec quatre cent hommes, pour renforcer nôtre armée.

De Vienne le 28. Septembre.

L'Envoyé Turc Ibrahim Aga partit le 13. de ce mois par eau pour ſe rendre à Belgrade, aprés avoir terminé les commiſſions dont il étoit chargé par le Grand Viſir Aly Bacha. Le 18. l'Empereur donna le Regiment de Dragons vacant par la mort du General de Vaubonne, au Baron de Tige Commandant de Cronſtad en Tranſilvanie. Le 19. le Comte Louis de Harrach prit poſſeſſion de la Charge de

Maréchal & de Colonel General de la Province de la basse Autriche, dans la maison des Etats qui y étoient assemblez pour ce sujet. Le 22. on publia dans toutes les Eglises un Jubilé accordé par le Pape, pour demander à Dieu son assistance dans la guerre contre les Turcs : il commencera Dimanche 29. par une Procession generale, & il durera quinze jours. Le Prince Maximilien Charles de Lewestein Worsheim, Conseiller d'Etat, & principal Commissaire Imperial à la Diete de l'Empire,

partit d'ici le même jour pour se rendre à Ratisbonne. Le 25. le Comte de Wolkra partit en poste de cette Ville, allant en Angleterre, en qualité d'Envoyé Extraordinaire, pour complimenter le Roy sur son avenement à la Couronne. On continuë avec succés à travailler aux recruës & aux nouvelles levées ordonnées par l'Empereur ; & on employe la même diligence à réparer & à perfectionner les fortifications des Places de Hongrie & de Transilvanie, comme aussi à remplir les ma-

gasins de vivres, & de munitions de guerre. On croit que ces précautions se prennent, de peur que les Turcs aprés le succés qu'ils ont eu en Morée, n'entreprennent quelque chose du côté de la Hongrie, d'autant plus qu'ils font passer beaucoup de troupes, pour prendre le quartier d'hiver sur le Danube. Mais on croit qu'en cas que la guerre s'allume, ce ne pourra être qu'au Printemps prochain, & que jusqu'à ce tems-là, le Sieur Flechmans Resident de l'Empereur demeurera en Turquie

pour continuer ſes négotiations. On dit que S. M. Imperiale a nommé l'Electeur de Baviere Generaliſſime de ſes Troupes.

De Hambourg le 4. Octobre.

Les dernieres lettres de Dreſde portent que le Roy de Pologne y étoit arrivé le 26. du mois dernier, étant parti le 20. de Warſovie : il doit paſſer l'Hiver en Saxe, & faire un voyage en Pomeranie, pour être preſent à l'attaque des retranchemens des Suedois. La

Reine ſon épouſe qui étoit
revenuë des bains de Teplitz
à Dreſde, en partit le 25. pour
aller à Torgau. Les dernieres
ettres du Camp des Alliez de-
vant Stralzund, qui ſont du
.. de ce mois, portent que le
Vice-Amiral Sceſtede ayant
obligé les Armateurs Suedois
qui deffendoient les approches
le Ruden, à ſe retirer, aprés
n combat de dix heures, en
eux jours differens, dans le-
quel les Danois n'avoient eu
u'environ cinquante hom-
nes tuez ou bleſſez, avoit
onné ſes ordres pour relever

les bâtimens que les Suedois avoient coulé à fond, pour rendre la descente plus difficile. Il étoit ensuite venu au Camp, pour faire le rapport de son expedition au Roy de Dannemarck, qui lui avoit donné la Charge d'Amiral. On croit que comme on a appris que les troupes qui defendent l'Isle de Ruden n'ont pas beaucoup de vivres, on se contentera de la tenir bloquée, & qu'on attaquera celle de Rugen, à cause que l'approche de l'hyver pourroit rendre cette entreprise plus

difficile, & on en devoit tenter l'execution le 12. ou le 15. de ce mois. Le Roy de Suede avoit mis la plûpart de ſes meilleures troupes dans les retranchemens de cette Iſle, qu'il veut deffendre juſqu'à la derniere extrêmité. On écrit de Coppenhague que le Comte de Guldenlew Amiral General, devoit monter la Flote Danoiſe ; à cauſe qu'il avoit eu avis que l'Amiral Spar avoit reçû des ordres exprés du Roy de Suede ſon Maître, de partir de Carelſcroon avec ſa Flote & les Vaiſſeaux qui étoient

venus le joindre de diver
Ports de Suede, pour s'approc
cher de l'Isle de Rugen. On
assûre que huit Vaisseaux d
Guerre Anglois avoient join
la Flote Danoise, ce qui n'est
pas encore certain. On ajoute
que quelque Cavalerie Sue-
doise étoit arrivée à Stralzund
de la Province de Schonen
d'où on attendoit encore d'au
tres troupes: que le Vice Ami-
ral Lewenhaupt qui étoit sorti
de Gottembourg avec une Es-
cadre pour quelque dessein, y
étoit rentré sans l'avoir execu
té, & qu'un grand Corps de

Moſcovites commandé par le General Szerometow devoit arriver en Pomeranie dans quinze jours ou trois ſemaines.

D'Edimbourg le 1. Octobre.

Le Duc d'Argyle partit le 28. pour le Camp de Sterling, accompagné du Duc de Roxborough, du Comte de Handengton, & du Colonel Middelton. Le Comte de Rhotes s'eſt auſſi rendu au Camp où il arrive tous les jours des Gentilshommes avec leur Vaſſaux armez. Le onze de ce

mois jour auquel expire le terme accordé aux rebelles pour retourner à l'obéïſſance, le Duc d'Argyle doit ſe mettre en marche contre eux avec 7000. hommes entre leſquels il y a 1500. chevaux. On a envoyé du Camp 30. chariots chargez d'armes pour les volontaires qui y ſont allez d'*Edimbourg*, de *Glaſgow*, & de quelques autres Places. On écrit de Leith qu'il y eſt entré d'Angleterre deux Compagnies de Dragons du Regiment de Kerr, qui vont au Camp de *Sterling*. On apprend de

Dundée

Dandée qu'un Gentilhomme nommé *Graham*, qui se dit heritier du feu Comte de Dundée, étant entré avec un grand nombre de gens à cheval, y avoit proclamé le *Prétendant*, sous le nom de Roy Jacques VIII. & fait lecture de la proclamation du Comte de Marr. On mande d'Inverneſſ que les Lords Mackniſtosh & Beſſam, deux Chefs des Montagnards accompagnez auſſi d'un grand nombre de gens à cheval y avoient fait la même choſe; aprés quoy ils étoient allez à la Doüane, d'où ils avoient en-

levé tout l'argent & les effets qui y étoient pour le ſervice du *Prétendant*. Le Comte de Marr a fait piller & ſaccager les maiſons & biens de ſon Stuard, & de quelqu'uns de ſes ſujets qui ont refuſé de le venir joindre. Voicy la Declaration de ce Comte adreſſé au Bailly, & autres Gentilhommes de la Seigneurie de Kildrummy.

Nôtre Roy legitime, & naturel Jacques VIII. par la grace de Dieu, qui vient preſentement nous delivrer de nos oppreſſions, ayant bien voulu nous confier la direction de ſes affaires, & le

commandement de ſes forces dans ſon ancien Royaume d'Ecoſſe ; & quelques-uns de ſes fideles ſujets & ſerviteurs aſſemblez à Boyne, ſçavoir, le Lord Huncley, le Lord Tullebardine, le Comte Mareſchall, le Comte de Southeſan, Glingary ; de la part des Clans, Glenderale ; de la part du Comte de Broudalbine, & Gentilhomme de la Province d'Argile, M. Patrich Lion d'Auſcherhouſe, le Lord d'Auldlair, le Lieutenant General Georges Hamilton, le Major General Gordon, & moi, ayant pris en conſideration les derniers ordres de S. M. trouvons

que c'eſt maintennant le temps qu'il nous a ordonné de prendre ouvertement les armes pour luy. Ainſi il nous ſemble abſolument neceſſaire pour le ſervice de S. M. & pour la deliurance de noſtre Patrie, que tous ſes fideles & bons Sujets, & ceux qui aiment leur Patrie, prennent inceſſamment les armes.

Ces Preſentes ſont donc (au nom, & en l'autorité de S. M. & en vertu du pouvoir ſuſdit, & par l'ordre exprés que le Roy m'a donné pour cet effet) pour vous requerir & autoriſer de leuer inceſſamment vos gens mili-

taires avec leurs meilleures armes, & de les faire marcher d'abord pour me venir joindre, & quelques autres forces du Roy prés de Bracmart, *Lundy prochain, afin de poursuivre nostre marche, & nous rendre sous l'Etendart du Roi avec ses autres forces.*

Le Roy voulant que ses Troupes soient payées dés le temps de leur départ, il espere, ainsi qu'il l'ordonne expressement, qu'elles se comporteront civilement, & qu'elles ne commettront aucun pillage, ni d'autres desordres, sous les peines les plus severes, & d'encourir sa disgrace; on s'attend

que vous ferez observer cet ordre.

C'est à present que les honnêtes gens doivent témoigner leur zele pour le service de S. M. dont la cause est si interessante, afin de delivrer nostre Patrie de l'oppression d'un joug étranger, trop pesant pour nous, & nostre posterité pour le porter, & de tâcher de rétablir, non seulement nostre Roy legitime, & naturel, mais aussi nostre Patrie dans son ancienne, libre, & indépendante constitution sous celuy dont les Ancêtres ont regné sur nous pendant tant de generations.

Dans une cause si honorable,

si bonne, si juste, nous ne pouvons douter de l'assistance de la direction, & de la benediction du Dieu Tout-puissant, qui a si souvent sauvé la Famille Royale de Stuard, & nostre Patrie, de succomber sous l'oppression.

On s'attend que vous observerez ponctuellement ses ordres, & ces Presentes vous doivent suffire pour cet effet, & à tous ceux que vous employerez pour les executer. Donné à Bracmart le 20. Septembre 1715.

Signé, MARR.

Cette Declaration étoit accompagnée d'une Lettre du

Comte de Marr au Bailly de *Kildrumeny*, contenant en substance: *Que ce Bailly avoit bien fait de n'être pas venu le joindre avec les cent hommes qu'il avoit envoyez de nuit, puisqu'il en avoit attendu quatre fois autant. Qu'il étoit fort surprenant que pendant que tous les Montagnars d'Ecosse prenoient les armes en faveur de leur Roy, & leur Patrie, les Vassaux de ce Comte fussent les seuls en arriere. Que le moment tant desiré depuis 26. ans étoit presentement arrivé, & qu'ainsi il étoit temps de prendre les armes pour le Roy & pour la*

Patrie

Patrie ; que c'eſt dans cette vûë qu'il luy adreſſe ſa Declaration, pour la communiquer à tous ſes Vaſſaux, avec ordre de leurs declarer que s'ils n'obéïſſent pas inceſſamment, il fera brûler & ſaccager leurs biens & terres pour ſervir d'exemple aux autres.

Extrait d'une Lettre de Copenhague au ſujet de l'Ambaſſadeur de Perſe.

Nous avons icy l'Ambaſſadeur de Perſe, qui de France devoit aller à *Petersbourg*; mais fatigué de la Mer, il a voulu

qu'on le mit à terre. La Fregate Françoiſe qui l'a amené ayant ſur cela pris le parti de s'en retourner, l'Ambaſſadeur s'eſt raviſé trop tard de vouloir continuer ſa route par Mer : de ſorte qu'il faudra qu'il aille par terre, s'il ne veut attendre la bonne ſaiſon. On ne ſçait s'il demeurera icy, ou à *Hambourg*.

Extrait de quelques Lettres de Londres du 8. Octobre.

Mr Edoüard Harvey, l'un des ſix membres du Parlement que le Roy avoit ordonné d'arrêter, & qui eſt ſous la garde d'un Meſſager d'Etat,

fut examiné avant hier au Conſeil, devant S. M. on lui fit diverſes queſtions au ſujet du noir complot qui a eſté découvert : mais il nia d'eſtre entré en aucune conſpiration contre le Roy & le Gouvernement, & ne voulut rien découvrir, ſur quoy on lui montra une Lettre écrite de ſa propre main qui prouvoit ſa trahiſon, cela le mit dans une grande confuſion, & il promit d'avoüer tout le lendemain. Là-deſſus on le renvoya ſous la garde du Meſſager ; mais hier au matin il tenta de s'ôter

la vie, & ſe donna 3. coups
de ganif qui luy ont cauſé une
grande perte de ſang, cepen-
dant on ne croit pas que les
playes ſoient mortelles; quel-
que temps aprés le Comte de
Nottingham, Préſident du
Conſeil, alla le trouver pour
l'examiner & prendre ſes dé-
poſitions; il luy dit entr'autres
choſes : *Qu'il s'étoit laiſſé in-
duire follement à entrer dans la
conſpiration, & qu'il en étoit
bien fâché; mais que voyant
qu'on avoit de telles preuves con-
tre luy, & qu'il ne pouvoit pas
échaper à la Juſtice, il avoit
voulu ſe tuer pour ne pas s'expo-*

ſer à trahir ſes amis.

On n'eſt point encore bien inſtruit des particularitez de cet horrible complot. Quelques uns diſent qu'il devoit s'executer avant hier, & que pendant que ledit Harvey à la tête de 400 conjurez devoit faire main baſſe ſur la garde *de S. James*, & mettre le feu au Palais, &c. un autre party auſſi nombreux devoit s'aſſeurer de la Banque, & de l'Echiquier ; & mettre le feu en divers endroits de la Ville, pour cauſer de la confuſion parmy le peuple. D'autres

asseurent que le dessein des conspirateurs étoit d'exciter des revoltes en 2. ou 3. Provinces d'Angleterre pour y attirer les troupes du Roy, à fin de favoriser l'Invasion du Comte de Marr en Angleterre, à la tête des rebelles Ecossois ; mais que le grand coup devoit se frapper du côté de l'Oüest, où les rebelles se croyoient les plus forts, & où le *Prétendant*, devoit débarquer. Quoyqu'il en soit la conspiration étant découverte, & les mesures prises, pour en prevenir les suites, on ne doute plus que tous les projets

& complots des rebelles ne s'en aillent en fumée.

On asseure qu'on a receu avis que le *Prétendant*, a refusé de passer en Angleterre, avant que ses amis eussent assemblé des forces suffisantes pour soûtenir son débarquement, qu'en attendant il pressoit le Duc d'Ormond, & le Vicomte de Bullinbrock, de passer en ce Pays pour y faire soulever leurs amis. On apprend d'Ecosse que les rebelles n'ont pas encore assemblé toutes leurs forces, & que le Comte de Marr n'a tout au plus que

2000. hommes auprés de luy. On va publier une proclamation contre ce Comte, par laquelle on promet 10000. livres ſterlin de recompenſe à ceux qui pourront s'aſſeurer de ſa perſonne.

Le Lord Poowis doit être jugé par une commiſſion particuliere, ſous le nom de M. Harbet; il eſt accuſé d'avoir agi en qualité de Treſorier du parti du *Prétendant*, ayant receu 200. mille livres ſterlin de quelques Pays Etrangers, dont il en a diſtribué 150. mille aux Conſpirateurs. On dit qu'un nombre conſiderable de Sei-

gneurs, Gentilshommes, & autres, ſont entrez dans ce noir complot. Le Chevalier Guillaume Windham a eſté arrêté.

De Paris.

Le Roy a accordé à M. le Baron de Breteüil la permiſſion de ſe défaire de ſa Charge d'Introducteur des Ambaſſadeurs, & en a donné l'agrément à M. le Marquis de Magny, fils de M. Foucault, Conſeiller d'Etat.

M. le Marquis de Simiane, premier Gentilhomme de la Chambre de Monſieur le Duc

d'Orleans, a esté pourveu de la Charge de Lieutenant General de Provence, vacante par le decés du Comte de Grignan, avec un brevet de retenuë de deux cent mille livres, pareil à celuy qu'avoit le Comte de Grignan.

M. le Comte de Simiane, Mestre de Camp de Cavalerie, & Brigadier des Armées du Roy, prêta ces jours passez le serment entre les mains de Madame pour la Charge de son premier Ecuyer.

M. Bontemps, Gouverneur des Tuilleries, & Capitaine des Chasses de la Garenne du Lou-

vre, a obtenu du Roy la ſurvivance de ſa Charge de premier Valet de Chambre de Sa Majeſté, pour ſon fils.

Madame la Comteſſe de Ribeira, Epouſe de M. le Comte de Ribeira, Ambaſſadeur de Portugal en France, accoucha le 12. du mois paſſé d'un fils qui fut tenu ſur les Fonds de Baptême par M. le Cardinal de Rohan ſon grand oncle.

De Vernon, en Normandie.

Le ſieur Demarre, ancien Brigadier des Gardes du Corps

du Roy, a fait faire un Service ſolemnel pour le repos de l'ame de Loüis XIV. Il a fait celebrer une grande Meſſe de *Requiem*, & dire pluſieurs Meſſes baſſes pour la même intention; une grande Meſſe pour la ſanté, conſervation & proſperité du Roi Loüis XV. regnant, & une grande Meſſe du Saint Eſprit pour la conſervation de Son Alteſſe Royale Monſeigneur le Duc d'Orleans, Regent du Royaume.

Il eſt au moins bien juſte

de dire, maintenant quelque choſe des morts.

Dans l'article du mois paſſé qui concerne la Maiſon de Longüeil, j'ay oublié de vous dire que

M. Jacques de Longüeil Chevalier Seigneur de Sevres, Maiſons, Lavaudoire & Cerny, fut en grande eſtime auprés du Roy Henry III qui le fit ſon premier Maiſtre d'Hôtel en 1575. Chevalier de l'Ordre en 1577. & Maiſtre des Comptes dés la même année. Il épouſa Catherine de Montmirail, fille de Thierry de Montmirail &

de Deniſe de Harlay, de laquelle il eût un fils unique & deux filles. L'aînée deſquelles, Deniſe de Longüeil épouſa Lazare de Selve Baron de la Ferté Alais & de Cromier, Preſident és reſſorts de Mets, Toul & Verdun, Chancelier de Catherine de Bourbon Ducheſſe de Bar, ſœur d'Henri IV. La cadete Angelique de Longüeil épouſa Nicolas de Quelain, Conſeiller au Parlement.

Charles Longüeil Chevalier Seigneur de Sevres la Vaudoire & Cerny, Lieutenant General des Armées du Roy, épouſa

Loüiſe Seguier fille de Pierre Seguier Seigneur de S. Cyr, Conſeiller au Parlement, couſine germaine de Pierre Seguier, Chancelier de France.

Ladite Catherine de Montmirail avoit quatre ſœurs, deſquelles Marie-Loüiſe épouſa Michel de Champrond, Preſident aux Enqueſtes dont eſt iſſuë Magdelaine de Champrond épouſe de Meſſire Philippes de la Tremoüille, Marquis de Royan Comte d'Olonne, Senechal de Poitou, Anne, épouſe de M. de Mauric Conſeiller d'Etat, dont eſt

iſſu

issuë Loüise de Mauric, épouse de Messire de Carbonel Marquis de Canizi ; Loüise de Montmirail épouse de Messire René de Lhopital Comte de Sainte Même ; & Anne épouse du Marquis de Frenoy, dont est issu le Grand Prieur de Champagne dernier mort.

Nicolas de Longüeil fils de Charles, Chevalier Seigneur de Sevres, Grand Prevost & General de Champagne & de Brie, lequel épousa Denise de la Robertiere fille de Gilles de la Robertiere Secretaire du Roi, & de Denise Papillon, dont est

issu

iſſu Charles de Longüeil Capitaine au Regiment de Piemont, tué en Hollande au paſſage du Rhin, Macé de Longüeil Chevalier Seigneur de Sevres, Villaumay & de la Graffardiere, lequel a commandé un Bataillon du Regiment de Piémont, & a ſervi Sa Majeſté des l'âge de dix-ſept ans, & s'eſt trouvé dans toutes les occaſions, tant en Flandre qu'en Allemagne, ayant eſté bleſſé en pluſieurs occaſions, notamment au Siege de Limbourg & de Luxembourg, lequel a épouſé Anne le Braconier de

la Tour fille de Loüis le Braconier Seigneur d'Ancy les Soignes, prés Metz, sans enfants.

Et Nicolas de Longüeil Seigneur de Sevres, Capitaine au même Regiment de Piemont lequel n'est point marié.

Messire Pierre Bouchu Chevalier Seigneur de Pluniers, Fontangy, &c. premier Président au Parlement de Dijon, mourut le Aoust 1715. sans posterité, âgé de 72. ans. Il rempliſſoit cette place avec beaucoup d'integrité & de merite depuis 1692. ayant rempli celle de premier Pre-

ſident de la Chambre des Comptes de la même Ville : il étoit fils de Meſſire Jean Bouchu mort premier Preſident du même Parlement, & frere de M. de Montholon Bouchu, ſieur de Leſſart Intendant de ladite Ville, pendant plus de 20. années, pere de Meſſire Eſtienne Bouchu Sieur de Leſſart Conſeiller d'Etat cy-devant Intendant de Dauphiné & des Armées d'Italie pendant un eſpace de temps pareil à celuy de M. ſon pere & frere de Dom Pierre Bouchu Abbé de Clairvaux, qui quoy-

que dans un âge tres avancé fait exercer la Regle de saint Bernard à ses Religieux, & leur est, comme ce Saint, un exemple vivant de pieté d'obeïssance & d'humilité.

Messire Pierre Louis le Filleul de la Chapelle, Archidiacre de Mande, Deputé à l'Assemblée du Clergé, pour la Province d'Albi, mourut le 25. Septembre : il étoit frere de M. l'Evêque de Vabres.

Dame Louise Sandrier, femme de Messire Philippes Langlois, Seigneur de Pommerse, grand Audiancier de France,

mourut le 3. de ce mois. M. Langlois son mari est frere de M. Langlois President de la Chambre des Comptes, dont je vous parlay dans mon dernier Journal, à l'occasion du mariage de Mademoiselle sa fille, avec M. de Fourcy Conseiller au Parlement.

Dame Anne le Goux de la Berchere, Veuve de Messire Emmanuel de Pellevé, Marquis du Bourg, tué au passage du Rhin en 1672. mourut le 4. de ce mois, elle étoit fille de Pierre le Goux, Seigneur de la Berchere, P. President du Par-

lement de Grenoble, & de Dame Louiſe Jolly de Blaiſy, & petite fille de Jean-Baptiſte le Goux, Seigneur de la Berchere, P. Preſident du Parlement de Bourgogne, & de Dame Marguerite Brulart, & elle étoit ſœur de Meſſire Charles le Goux de la Berchere, Archevêque de Narbonne, & de Meſſire Urbain Pierre le Goux de la Berchere, Maître des Requêtes, pere de M. de la Berchere Chancelier de feu Monſeigneur le Duc de Berry, qui a épouſé une des filles de M. Voiſin Chancelier de Fran-

ce; pour la Maiſon de Pellevé, de laquelle étoit ſon mari, elle eſt originaire de Normandie; elle n'eſt pas moins conſidérable par ſon ancienneté que par ſes alliances, & elle ſubſiſte encore dans la perſonne de M. le Comte de Flers.

Dame Magdelaine de Grouchy, veuve de Meſſire Louis Chauvelin, Avocat General au Parlement, Commandeur & Grand Treſorier des Ordres du Roy, dont je vous appris la mort dans mon Journal du mois d'Aouſt dernier, mourut le 5. de ce mois, laiſ-

ſant un fils & une fille ; elle étoit fille de Jean Baptiſte René de Grouchy, Secretaire du Roy, & de Suzanne Heron.

Meſſire Jean André Bouret Conſeiller Clerc au Parlement où il avoit été reçû le 2. Juin 1706. mourut le 9 de ce mois: il étoit fils d'André Bouret, Secretaire du Roy & Payeur des gages de la Chancellerie.

Meſſire Conſtantin Heudebert ſieur du Buiſſon, Maître des Requêtes honoraire, & cidevant Intendant des Finances, mourut le onze de ce mois ſans enfans, laiſſant de grands biens. Ma-

Mademoiſelle Choüart ſi connuë & ſi diſtinguée dans le monde par ſon merite & par l'élevation de ſon genie, mourut le onze de ce mois, elle étoit d'une trés ancienne nobleſſe. M. Choüart ſon frere étoit Capitaine de Galeres, M. Choüart de Vivier ſon couſin germain étoit Chef d'Eſcadre, M. Choüart Surintendant de la Reine Thereſe d'Autriche, & pere de Madame Dallou, ci devant Premiere Preſidente du Parlement de Bordeaux, & de M. Buſanval qui ſert dans la Gendarmerie

étoient de la même Maiſon. M. des Broſſes Choüart étoit pere de Madame Boiſſeleau femme du Capitaine aux Gardes, qui fut Gouverneur de Charleroy. La grand mere de Mademoiſelle Choüart étoit fille du Preſident Miron, ce qui lui donne des alliances avec les Maupeoux, les le Picard, & preſque toute la Robe. Mademoiſelle Choüart ne laiſſe qu'un neveu, nommé M. de S. Gilles, ci-devant Lieutenant aux Gardes, & une niéce, qui eſt Madame la Comteſſe d'Hautefort, ci-devant

Madame la Comtesse de Verthillac. Mademoiselle Choüart qui donne lieu à cet article, est morte universellement considerée & regrettée de tous ceux qui l'ont connuë.

Dame Marie Marguerite Lestoré, femme de Messire Armand Charles de Bonnigalle, Maître des Comptes, mourut le 15. Octobre 1715. laissant des enfans.

Dame Helene Catherine de Gaumont, veuve de Jacques Jannart, Conseiller au Grand Conseil, mourut le 16. de ce mois : elle étoit fille d'André

de Gaumont, Seigneur du Sauſſay & de Vaurichard, Conſeiller d'Etat, & ſœur de Jean de Gaumont Maître des Requêtes, & de Marie de Gaumont femme de Pierre de Bragelone, Preſident aux Enquêtes du Parlement de Bretagne.

Le R. P. Nicolas de Malebranche, Prêtre de l'Oratoire, de l'Académie des Sciences, connu par le grand nombre & par le merite de ſes Ouvrages, mourut le 13. de ce mois, âgé de ſoixante dix-huit ans.

Vous voilà, je penſe, ſuffiſamment inſtruit des qualitez des perſonnes de diſtinction morts ce mois cy, paſſons aux Mariages.

Le ... de ce mois, M. le Marquis de Vallançay épouſa Mademoiſelle Amelot. Il eſt fils de Jean Hyppolite d'Eſtampes, Marquis de Vallançay, & de Gabrielle Loüiſe Malo du Boſquet; & petit fils de Dominique d'Eſtampes, lequel étoit frere du grand Prieur de France, & neveu du Cardinal de Vallançay.

Dominique d'Eſtampes,

Marquis de Vallançay, avoit épouſé en 1641. Loüiſe Thereſe de Montmorency, ſœur aînée du Maréchal de Luxembourg & d'Eliſabeth de Montmorency, Princeſſe de Mekelbourg.

De ce mariage ſont iſſus pluſieurs enfans, & entr'autres trois enfans mâles.

Henry Dominique, fils aîné, qui de ſon mariage n'a laiſſé que deux garçons, tous deux morts ſans alliance. François Henry qui n'a laiſſé qu'une fille; & le troiſiéme Jean Hyppolite, pere de Henry Hubert

qui eſt celuy qui vient de ſe marier.

Le pere de Dominique d'Eſtampes étoit Jacques d'Eſtampes, Chevalier des Ordres du Roy, grand Maréchal des Logis, Lieutenant Colonel de la Cavalerie Legere. Meſſieurs de Vallançay deſcendent de Loüis d'Eſtampes, Seigneur de Vallançay, lequel environ l'an 1480. a commencé la branche des Seigneurs de Vallançay : ceux qui en voudront ſçavoir davantage, verront l'hiſtoire de Sainte Marthe, & l'hiſtoire genealogique des grands Offi-

ciers de la Couronne par le Pere Anſelme, qui eſt exact dans toute la genealogie, excepté qu'il donne pour filles à Jean Hyppolite d'Eſtampes, ſes deux ſœurs, & ne parle point de ſon fils qui eſt celuy qui donne lieu à cet article.

Mademoiſelle Amelot eſt fille de M. Amelot de Chaillou, Maiſtre des Requeſtes & Intendant du Commerce, & de Dame Philberthe de Barrillon ſon Epouſe, qui eſt fille de feu M. de Barrillon, Conſeiller d'Etat ordinaire, & Ambaſſadeur en Angleterre. Je

vous ay ſi ſouvent parlé de Meſſieurs Amelot, dont les filles ſe ſont toûjours alliées dans les plus grandes Maiſons, telles que celles d'Aumont, de Luxembourg, de Beon, de Nicolaï, de Tavannes, de Vaubecourt, & autres, qu'il ſeroit inutile d'en reparler ici.

Herard du Cauſé Chevalier Seigneur de Nazelle, Lieutenant des Maréchaux de France en la Province de Guïenne, épouſa le 7. Oct. Mademoiſelle Cath. Julie de Beſanne de Prouvay, fille de Charles de Beſanne Chevalier Seigneur Vicomte

de Prouvay & Poulandon.

La Maiſon de Beſanne eſt une des anciennes Maiſons de Champagne. Jean de Beſanne un de ſes anceſtres, qui avoit un Employ de diſtinction auprés de ſaint Loüis, lorſqu'il fuſt en Terre Sainte faire la guerre aux Sarraſins, à la Bataille de Damiete, où l'Armée du Roy fut vigoureuſement chargée, ledit de Beſanne par ſa valeur contint les troupes avec tant de fermeté, que le Roy luy donna la deviſe *nec fugit, nec metuit.*

La Ceremonie de ce Maria-

ge fut faite par M. l'Evêque de Lavaur, dans l'Eglise Paroissiale de saint Mederic.

J'ay déja eû l'honneur de vous dire, qu'il ne tenoit qu'à moy de remplir mon volume des Eloges qu'on m'a envoyé ce mois cy, à la gloire de Monsieur le Regent. Si cela m'avoit esté possible, je l'aurois fait pour la satisfaction de tous ceux qui se sont efforcez de luy marquer leur zele ; mais plusieurs considerations m'ont déterminé à supprimer tous ces ouvrages, à l'exception nean-

moins de celui cy que je ſerois tres fâché de mettre au rebut. Il a deux qualitez eſſentielles qui le rendent au moins digne de paroître au jour. La premiere c'eſt qu'il ne contient que des veritez exprimées avec nobleſſe & ſimplicité ; & la ſeconde c'eſt qu'il eſt de la main d'une belle Dame, digne par ſes graces & par ſon eſprit de toute l'attention où l'on eſt porté naturellement, par le merite de ſes ouvrages.

Vers de Madame V . . . . .
à Son Alteſſe Royale Monſeigneur le Duc d Orleans, Regent du Royaume.

Apollon il eſt temps : prends
toy même ta Lyre,
D'inſpirer les mortels, à preſent
c'eſt trop peu ;
Celebres par des chants pleins de
ton divin feu
Le Prince que la France admire,
C'eſt luy qui par de ſages Loix
S'attire les cœurs des François,
Il va rétablir l'abondance,
La bonne foy, la confiance :

Enfin reparoiſtra ce métal pré-
cieux
Que l'on croyoit rentré dans le
ſein de la terre,
Et dont l'abſence fait autant de
malheureux
Qu'une trop longue & trop
cruelle guerre.
Dieu des Vers chante à nos ne-
veux
Combien ce Prince fit d'heureux;
Pour moy de ſes vertus charmée
A celebrer ſon Nom je me ſens
animée.
Comme Sapho, que ne fais-je
des Vers,
Pour apprendre à tout l'Univers

Que l'Auguſte Regent de France
Poſſ de luy ſeul la ſcience,
Les rares qualitez, les talens merveilleux
Qui firent jadis tant de Dieux.

Voicy encore un Sonnet ſur le même ſujet, que je mets avec connoiſſance de cauſe, au nombre des meilleurs que j'aye reçû ce mois-cy. Il eſt de la façon de M. Thierry, Commis de M. de Montargis.

SONNET.

Non, Muſe, tu ne peux d'une plus noble audace
Exciter en ce jour mon émulation,
Je cede à ce tranſport, à cette ambition
Qui tend à me frayer les routes du Parnaſſe.

Mais par où commencer? que veux-tu que je faſſe?
Je t'entens, tu voudrois que d'un Prince fameux
Je traçaſſe en mes Vers l'Eloge à nos neveux,
Pourrois-tu d'un tel pas me tirer avec grace?

Non, pour peindre un Heros il faut trop

trop de . talens,
Ma main eſt mal inſtruite à prepa-
rer l' . encens :
Je n'ay ni cet eſprit, ni la juſte
. . éloquence
Qu'il faut pour bien loüer ce mo-
dele . parfait,
Croy moy, Muſe, croy moy, ne
romps pas le . ſilence
Jadis Plutarque à peine ébaucha
ſon . . Portrait.

Pour la Piece que vous allez lire, elle n'a nul rapport avec tout ce qui la précede : & eſt à mon gré, un des plus jolis morceaux de Poëſie qu'on puiſſe faire. C'eſt une ſaillie de

M. F. & tout ce que M. F. compose, est plein de justesse & d'esprit.

TRIOMPHE des beaux yeux d'Iris.

Messer Phœbus l'autre jour querella
Avec Amour, & c'est vieille rancune
Depuis Daphné : trés-loin l'affaire alla,
Et juré fut par Jupin & Neptune
De se vanger ; mais bien-tost Cupidon

Ne se souvint de telle échaufourée
Et mettant bas son arc & son
brandon
Prés de Psiche fut passer la soirée.
Quant à Phœbus Poëte & Me-
decin,
Deux animaux assez sujets à
l'ire,
Miracle n'est s'il forma le des-
sein
De rüiner Amour & son Empire.
Or que fit-il? point ne fut à Pa-
phos,
Point n'assiegea des forges de
Lemnos
Les magasins & cavernes se-
crettes,

Pour y brûler carquois, arcs & sagettes
De Cupidon ; mais par dol infernal,
Voulant finir guerre tant difficile,
Il s'en fut droit au charmant domicile
Qui d'amour eſt le plus fort arſenal,
C'eſt chez Iris ; ô trahiſon inſigne !
Tout en entrant une fleche maligne
Il jette aux yeux de la jeune beauté :
Là ſont les traits les plus ſûrs de Cithere,

Et ce deſſein étoit bien projetté,
Le pas n'étoit de clerc en verité.
Mais des amours la cohorte le-
gere
Para le coup : car allez chez
Iris,
Là trouverez mille amours a-
guerris,
Montans la garde ainſi que chez
leur mere :
Phœbus ſurpris ne peut ſe déga-
ger
De l'embuſcade ; il voit Iris, il
aime,
Loin d'attaquer il eſt frappé luy-
même
Par les beaux yeux qu'il vou-

loit outrager.
Profonde fut & vive ſa bleſſure,
Oncques Daphné ſi bien ne le navra:
Des coups d'Iris jamais ne guerira,
Je ſçay trop bien qu'impoſſible eſt la cure.

Il ne me reſte plus avant que de finir ma lettre, qu'un moyen de vous amuſer à vous propoſer. J'ay remarqué le mois d'Aouſt dernier que le Public avoit reçû aſſez favorablement les Queſtions dont

je luy avois demandé la solution, & qu'un grand nombre de gens d'esprit y avoit répondu avec plaisir. Cette consideration m'a porté à en chercher de nouvelles, pour exercer l'imagination de ceux qui voudront y répondre. J'étois fort occupé à cette recherche, lorsqu'un de mes amis m'a fait le plaisir de me tirer d'affaire, en m'apportant les Questions suivantes.

Premiere Question.

On desire sçavoir jusqu'à quel point il est permis à un honneste homme d'estre jaloux.

Seconde Question.

On demande si un Amant a droit de soupçonner sa Maîtresse de peu de tendresse, lorsqu'elle oppose le devoir à ses desirs, & si ce beau nom n'est point l'artifice d'un cœur peu touché.

Troisiéme Question.

Qui est le plus heureux d'un Amant fidele qui trouve du retour, ou d'un coquet qui en trouve aussi.

Quatriéme Question.

On est grandement curieux de sçavoir, si Helene estoit blonde ou brune, mais on

averit

avertit qu'on n'en croira ny Homere, ny ceux qui ont juré ſur ſes écrits. On veut tout au moins l'autorité d'un témoin qui ait eſté oculaire, ſans quoy, ceux qui diſputent ne ſe rendront pas. On recevra pourtant les conjectures bien fondées, car on commence à ſe laſſer d'un procés qui dure déja depuis ſi long temps, & qui occupe trés-ſerieuſement des perſonnes trés-ſpirituelles.

Cinquiéme Queſtion.

Qu'on nous diſe enfin, s'il y a eû un Homere, & qu'on

réponde cette fois par un ouï, ou un non définitif.

Le 23. à dix heures & demie S. A R. Monseigneur le Duc d'Orleans, accompagné de Monsieur le Duc, de Monsieur le Comte de Charolois, se rendit dans le Chœur de l'Eglise de S. Denis, où l'on avoit dressé un superbe Mausolée, dont il sera facile de sçavoir la description au long dans le Journal que je vais vous donner. Le Clergé de France s'y étoit rendu auparavant, de même que le Parlement, la Chambre des Comptes, Cour des Ay-

des, Cour des Monnoyes, Université & la Ville. Le Service commença, M. le Cardinal de Rohan Grand Aumônier de France fit l'Office, assisté des Evêques de Seez, d'Auxerre, de Beauvais & d'Angers; aprés l'Evangile Monseigneur le Duc d'Orleans precedé des Herauts & Roy d'Armes, accompagné du Grand Maître des Ceremonies, alla à l'Offrande, fit une reverence à la representation ou Mausolée, au Clergé, aux Princes du Sang, aux Ambassadeurs, au Parlement, Cour des Aydes,

&c. Les autres deux Princes allerent à l'Offrande aprés luy & firent les mêmes reverences: enſuite M. l'Evêque de Caſtres monta en Chaire & fit l'Oraiſon Funebre, & fit voir que le Roy avoit été un ſpectacle de felicité, un ſpectacle de ſageſſe, & un ſpectacle de Religion. Ce Prelat fut applaudi, on continua la Meſſe, à la fin de laquelle M. le Cardinal de Rohan & les quatre Evêques aſſiſtants allerent auprés du Mauſolée faire les abſoutes : & quand elles furent finies ils vinrent s'aſſéoir à la porte du caveau : pour lors les

Gardes du Corps en manteaux noirs & capuchons, tirerent le cercuëil du Mauſolée, pour le porter au caveau, aprés avoir mis deſſus un poële d'une moire d'argent, brodé d'or, fourré d'hermines, dont les quatre coins furent portez par le Premier Preſident & trois autres Preſidents à Mortier en Robes rouges & hermines : quatre Gardes de la Manche marchoient avec leurs perruiſanes & leurs cottes brodées d'or & un capuchon noir aux quatre côtez. Quand on eut mis le corps du Roy dans le caveau, M. le Marquis de

Dreux Grand Maître des Ce-
remonies cria tout haut : He-
rauts d'Armes de France, fai-
tes vos charges : ils marche-
rent au nombre de douze, &
jetterent leurs bâtons & leurs
Dalmatiques dans le caveau :
ensuite M. le Grand Maître
appella tout haut M. de Cour-
tenvaux Capitaine de la Com-
pagnie des cent Suisses, faites
vôtre charge, portez l'ensei-
gne, il vint en manteau noir
l'enseigne couverte d'un cré-
pe, qu'il posa dans l'entrée du
caveau : pour lors un des He-
rauts prit la liste & appella M:

le Duc de Charoſt, Capitaine d'une des Compagnies des Gardes du Corps, faites vôtre charge, portez l'enſeigne; M. le Duc de Villeroy Capitaine d'une des Compagnies des Gardes du Corps, faites vôtre charge, portez l'enſeigne; M. de Baliviere Lieutenant de la premiere Compagnie des Gardes du Corps, tranſmis à l'abſence de M le Maréchal d'Harcourt, faites vôtre charge, portez l'enſeigne; M. le Duc de Noailles Capitaine de la Compagnie Ecoſſoiſe, faites vôtre Charge, portez l'enſei-

gne ; M. le Duc de la Tremoille faisant l'office de grand maître & chef du convoi, fut ainsi appellé; M. l'Ecuyer tranchant fut aussi appellé ; M de Momor premier Ecuyer du Roi, portez les éperons; M. du Sansoy Ecuyer du Roy, portez l'écu ; M... portez les gantelets;M...portez le heaume ou casque ; M. le Grand Ecuyer de France, portez l'épée royale ; M. le Grand Chambellan, portez la cotte d'armes; M le Duc de Brissac, portez le paneau ; M le Duc de Luines, portez le Sceptre ; M. le Duc

d'Uſés, portez la Couronne. Enſuite le Heraut cria trois fois le Roy eſt mort, & un moment aprés, vive le Roy, trois fois : les timbales, trompettes, hautbois, tambours qui étoient dans la nef ſe firent entendre ; il cria encore vive Louis XV. Roy de France & de Navarre ; & la ceremonie finie à cinq heures, on alla dîner. Il y avoit quatorze cent couverts, ſoixante pour le Clergé, quatre-vingt deux pour le Parlement ; tout fut ſervi avec beaucoup d'ordre par ſix cent Suiſſes, &

toutes les tables furent remplies de mets exquis.

Voici l'ordre comme on étoit placé. Le Clergé dans le Sanctuaire à la droite, les Ambassadeurs à la gauche, Monseigneur le Duc d'Orleans dans les formes, suivi des Princes & des Ducs : le Duc d'Usés comme le premier étoit aprés M. de Charolois, aprés les Ducs, la Chambre des Comptes sur la gauche, le Parlement, la Cour des Aydes, la Cour des Monnoyes, & l'Université sur des bancs.

On aura, comme je viens de vous le dire, un détail exact de cette ceremonie, dans la Relation qui va paroître.

Aprés vous avoir donné le mois passé & celuy cy deux Odes qui ont disputé le Prix de Poësie à M. Roy, il est bien juste de vous donner maintenant le remerciement qu'il fit à Messieurs de l'Académie Françoise : cette Ode, au gré des connoisseurs, meritoit un troisiéme Prix.

ODE

A Messieurs de l'Académie Françoise, prononcée dans l'Académie le jour de la distribution des Prix.

Par M. ROY.

Quel jour ! mon bonheur m'étonne
L'espoir m'en paroissoit vain.
Quoy ! Minerve me couronne
De l'une, & de l'autre main.
Voicy le champ de la gloire

Où jadis une victoire
Marqua mes premiers essais. *
Minerve tu m'y rappelles :
Dans tes Annales fidelles
Escri mes nouveaux succez.

Attens . . Il est un silence
Enfant d'un orgueïl ingrat.
Laisse ma reconnoissance
Se monstrer avec éclat.
Mes Juges furent mes guides ;
Dés longtems mes yeux avides
S'ouvrirent sur leurs Escrits :

* Prix d'Eloquence en 1711.

J'ay surpris quelque étincelle
De la lumiere immortelle,
Qu'ils versent dans les esprits.

L'Eloquence à Demosthenes
Mit les foudres à la main,
Elle transporta d'Athenes
Son thrône chez le Romain.
Mais la Raison ny les Graces
Ne suivirent point ses traces
Chez nos rustiques ayeux:
Elle y parut derangée
Ou trop nuë, ou trop chargée,
D'un fard qui blessoit les yeux.

Quels nobles Esprits oserent
Luy presenter le miroir ?
Tous ses défauts s'éclipserent,
Si tost qu'elle put les voir.
La voix d'ARMAND
qu'elle implore
Ou rassemble, ou fait éclore
Des Demosthenes nouveaux :
L'Art de parler, & d'écrire
Devint digne de l'Empire
Aggrandi par ses travaux.

Aux Vertus, chaste Eloquence,
Donne d'illustres amants
Touche, plais, à ta puissance

Joins de ſacrez ornements.
Que les Cieux t'en applaudiſſent;
Que de tes ſoins retentiſſent
Les Thrônes & les Autels:
Rend nous les divins oracles,
Ou nous vante les miracles
D'un Roy, l'honneur des mortels.

Mais la Muſe de la lyre,
Qui des chants donne le prix,
S'offre à mes yeux, & m'attire
Aux pieds de ſes favoris.
Enchantereſſe nouvelle
Par quel art évoque-t'elle
Les premiers fils d'Apollon?

Icy reparoist Catulle ;
Pindare , Horace , Tibulle
N'ont fait que changer de nom.

C'eſt l'Augùſte de la Seine
Qu'ils celebrent. Quels accords !
Autour d'eux plus d'un Mecene
Eſchauffe encor leurs tranſports.
Je vois ceux , que la naiſſance ,
La dignité , la puiſſance
Approchent de ſes regards :
Je vois ceux , qui dans la guerre ,
Firent à toute la Terre
Reſpecter ſes Etendards.

Zele ardent, inépuiſable!
Tribut qu'on doit aux bons Rois
A ce concert reſpectable
On invite d'autres voix.
J'obéïs ... Paix renaiſſante
C'eſt ta Feſte que je chante,
Quel pouvoir briſa tes fers?
Répons, nomme en aſſeurance
Le Bienfaicteur de la France,
Et celuy de l'Univers.

C'eſt luy. Voilà ſon image
Quels traits! quelle Majeſté!
Que j'aime ce fier courage
Temperé par la bonté!

Autrefois, vainqueur rapide,
Infatigable, intrepide,
C'étoit Achille à nos yeux :
C'est Nestor, dont la vieillesse
N'est qu'une longue jeuneſse,
Egale à celle des Dieux.

Qu'ay-je dit ? Icy mon zele
De foibles couleurs le peint.
LOUIS prend pour ſon modele
De ſes ayeux le plus ſaint. *
Rois de noſtre ſang avares,
Tous deux, des duels barbares

* S. Loüis.

Desarmerent la fureur.
De leur peuple tendres Peres
De la Foy vangeurs severes
Tous deux chaſserent l'erreur.

Princes, mes Dieux tutelaires
Vos Portraits ſont mes threſors: *
Et des ſignes ſalutaires
Pour enhardir mes efforts.
Un jour... mais l'oſay-je croire,
Que des Juges de la gloire
Vous m'attiriez les regards?
Ainſi Rome fortunée
Attachoit ſa deſtinée
Aux Images des Ceſars.

* Medailles du Roy & de S. Loüis.

Voicy des Vers Latins à la loüange de noſtre jeune Monarque.

Cum Rex Ludovicus decimus quintus Lutetiam ingrederetur die Septembris duodecima.

Quem Deus effinxit, dignum
te Gallia Regem
Noſce tuum, & ſorti plaude
beata tuæ.
Pande fores, Urbs clara, tuos
Rex maximus intrat.
Et cum Rege fides, religioque
venit.
Cernis ut ante viam imbelles
Pax aurea lauros

Spargit, & innumeras copiæ
ſpargit opes.
Sanguinis heroas reddit placi-
diſſima cunctos
Frons pueri, & dotes exprimit
illa novas.
Quippè per æratas olim ruat
ille phalanges;
Sive magis placidæ tempora
pacis amet.
Aut factis æquabit avum,
proavumque, patremque,
Aut ſi fata ſinant vivere, ma-
jor erit.
Creſce igitur Princeps pariter
tua gloria creſcet.
Pieridum creſcet, francige-

numque decus.
Si qua tamen surgit nostræ
tibi cura salutis,
Nil præter pacis munera sanc-
ta fove.
Ut vincas mundum, cur enim
te bella juvarent?
Qui subigat populos, arcus
amoris erit.
Ut nunc Lutetiæ, te tantum
ostende per orbem:
Et Rex in terrâ protinùs unus
erit.

LE BL. C. L.

MONSEIGNEUR,

Si quelques endroits de ce Livre meritent d'amuſer Vôtre Alteſſe Royale, il n'en faut pas davantage pour m'*encourager* à le rendre meilleur. Je me ſers de ce terme, parce qu'en verité, on a beſoin de beaucoup de courage & d'une grande conſtance, pour ſoutenir un pareil ouvrage.

Je ne m'excuſe point, Monſeigneur, de la temerité avec laquelle j'ay oſé vous le dédier, c'eſt un uſage établi parmi

tous

tous les Auteurs, qui usurpent souvent le Privilege de mettre à la tête des plus méchants Livres, les plus grands noms du monde; mais je me garderois bien de prendre une pareille licence, si Mercure n'étoit pas, comme il l'est, le magasin des pensées & des avantures de tout le genre humain. Ainsi quelque chose qu'on ose dire du Mercure Galant, tant de mains contribuënt à le faire, que le merite & les qualitez de ceux qui s'en meslent, suffisent pour luy donner l'autorité qu'on luy dispute. Pour

moy je n'y prends desormais pour ma part, que le droit de vous faire connoistre les gens d'esprit qui me secondent, & que la gloire de vous asseurer du parfait dévouëment & du profond respect avec lesquels j'ay l'honneur d'être, de Vôtre Altesse Royale,

Monseigneur,

Le plus humble, le plus-obéïssant, & le plus soumis Serviteur, le Febvre D. F.

Avis aux Sçavans, & aux Curieux, particulierement aux Etrangers.

Par Privilege du Roy, enregistré & confirmé par Arrest du Parlement, avec Approbation de la Faculté de Medecine, & de l'Académie Royale des Sciences.

Le sieur Desnoües de l'Académie de Boulogne, ci-devant Professeur d'Anatomie & de Chirurgie de la Sereniſſime Republique de Genes, Auteur

des Anatomies artificielles, dont la principale composition est de cire colorée, avertit qu'il a presentement une plus grande quantité de ces Anatomies, d'hommes, de femmes, de filles & d'enfans disequez & préparez d'une exactitude à y voir distinctement toutes les parties du corps humain, tant internes qu'externes; de maniere que la tête, la poitrine, & le ventre y sont ouverts, pour y laisser voir tous les visceres, & distinguer tous les nerfs, les venes, les arteres, les muscles, & même les vaisseaux limpha-

tiques, & generalement tout ce qu'il y a de plus sçavamment découvert & de recherché dans la belle & la plus exacte Anatomie.

Ces Chef-d'œuvres de l'Art & de la Nature sont à present en si grand nombre, & si perfectionnez, qu'il seroit trop long d'en donner icy le détail. On se contentera de dire qu'ils ont une approbation generale; & que les plus sçavans & les plus curieux avoüent qu'ils n'ont jamais rien vû de plus singulier ni de plus surprenant, particulierement depuis les

ſept pieces nouvelles dont on a illuſtré & augmenté ces beaux ouvrages d'Anatomie, en y joignant l'utile & l'agréable.

Le grand nombre de Corps anatomiſez & de parties ſeparées dont on eſt pourvû, eſt tres-avantageux pour faire commodement les Cours d'Anatomie, ſur tout pour les perſonnes qui ne peuvent ſupporter le dégoût & la mauvaiſe odeur des cadavres.

La modeſtie eſt exactement obſervée dans tous les ſujets & dans toutes les parties ſepa-

rées, auſſi-bien que dans le diſcours & dans les démonſtrations, pour la ſatisfaction de l'un & l'autre ſexe.

Outre les ouvrages d'Anatomies dont nous venons de parler, on y verra des Cabinets garnis de pieces curieuſes & des plus ſurprenantes ; à quoy bien des gens ne s'attendent pas.

On entre tous les jours en Eté depuis huit heures du matin juſqu'à ſept heures du ſoir, & en Hyver depuis neuf heures juſqu'à cinq ; & les Fêtes & Dimanches aprés l'Office de l'Egliſe.

Chaque perſonne paye le demi écu courant pour la Démonſtration.

C'eſt à preſent ruë du Colombier, à la premiere porte-cochere à droite, en entrant du côté de la ruë de Seine vis à vis l'Hôtel de Luynes.

PROPRIETEZ & Vertus de l'Eſſence Divine, & maniere de s'en ſervir.

Pour les fluxions de quelque nature qu'elles ſoient, trempez une compreſſe dans cette

Essence, & l'appliquer sur la partie malade.

Pour les maux de teste, migraines, rhumes & toutes maladies du cerveau, en respirer par le nez, & s'en frotter les tempes, si ce sont des maux inveterez, elle ne fera pas son effet sur le champ; mais en moins de quinze ou vingt jours, on sera entierement guery.

Pour la colique, mal de ventre, d'estomach, & indigestions, en boire une cuillerée.

Pour le haut-mal, mal de

mere, paralysie & apoplexie, s'il arrive qu'on soit tombé dans le mal, pancher la teste du malade, de maniere qu'on luy en puisse mettre deux ou trois goutes dans le nez, autant dans la bouche & luy en frotter les tempes.

Pour l'hydropisie, en boire soir & matin une cuillerée.

Pour la pleuresie, mal de cœur, d'estomach, de poulmons & de rate, en boire une cuillerée.

Pour les vapeurs, foiblesses, & évanoüissemens, en respirer par le nez & s'en frotter les tempes.

Pour les rhumatiſmes & gouttes, & douleurs de jointures, en boire une cuillerée pour guerir le dedans, & s'en bien frotter la partie malade.

Pour les douleurs des dents, qu'elle arrête dans le moment, il en faut appliquer avec du coton ſur les dents malades & s'en frotter les jenſives.

Pour les fiévres malignes, peſtilentes & pourprées & pour la petite verole & rougeole, qu'elle fait ſortir, & quand même elle ſera rentrée, il en faut prendre pour une perſonne au deſſus de 25. ans, deux

cuillerées, d'un plus bas âge à proportion.

Pour les playes, de quelque nature qu'elles soient & pour la brûlure d'eau ou de feu, en bien bassiner la playe, & y en appliquer une compresse.

Cette Essence est admirable par la promptitude de son action & à moins que ce ne soient des maux inveterez, on sera soulagé, & peut estre même gueri pour la premiere ou seconde fois. Elle augmente la chaleur naturelle, fortifie & réjoüit tous les esprits vitaux & par sa vertu penetrante

pouſſe au dehors les impuretez qui corrompent la maſſe du ſang, le purifie, & le fait circuler, elle diſſipe & empêche les fumées de monter à la teſte, elle fortifie l'eſtomach, elle eſt preſervative contre le mauvais air & les maladies contagieuſes, par ſa ſeule odeur aromatique.

Les boureilles ſont de cent ſols, & les demie de cinquante ſols.

Ce remede ſe trouve chez le R. P. Dom Aimé, Directeur des Dames de l'Abbaye S. Antoine, au Fauxbourg S. Antoine.

Avis utile à tout le monde.

Le ſieur Porcheron a un ſecret merveilleux contre les Rhumatiſmes inveterez, goûteux, douleurs de nerfs & ſciatiques. Le ſecret conſiſte en une Pommade compoſée de ſimples, approuvée de Meſſieurs les Doyen & Docteurs de la Faculté de Medecine à Paris, qui ont gueri eux-mêmes par le ſeul liniment, & frottement de cette Pommade pluſieurs malades de rhumatiſmes inveterez & goûteux, qui

ne cedoient point aux remedes ordinaires : Elle guerit auſſi les Enquiloſes dans les boëtes des genoux. Les pots ſont cachetez de ſon cachet, il donnera la maniere de s'en ſervir. Cette Pommade ne ſe corrompt jamais, & peut ſe tranſporter dans toutes ſortes de Pays. Elle a la vertu de faire tranſpirer doucement l'humeur en dehors, ſans aucune cicatrice. Les plus petits pots ſont de 50. ſols, & les grands de 5. liv.

Il demeure ruë du Petit Lyon, Quartier S. Sauveur,

au coin de la ruë des deux Portes, où son Tableau est exposé.

AVIS.

Le sieur Aubert, Libraire, Quay des Augustins, du costé du Pont S. Michel, à l'Image S. Nicolas, a grand nombre de Mercures Galants anciens & nouveaux, tant en blanc que reliez ; il les vend en corps complets & en volumes separez ; il a les sieges, batailles, figures, plans & chansons séparement: la Vie de Don Pierre le Nain : les Avantures de Zeloïde,

loïde, Contes Indiens : les Foi-
res Bretonnes, Conte des Fées.

Avertissement.

Le prix des ports de Lettres que vous m'envoyez, Mes-sieurs, est si peu de chose pour vous, & peut estre d'une si grande consequence pour moy que je vous recommande encore de ne pas oublier à les affranchir.

N'oubliez pas non plus, s'il vous plaist, que je ne vous donneray aucun Livre qui ne soit revêtu de mon Paraphe ;

& de m'envoyer le plutoſt que vous pourrez tout ce que vous jugerez à propos de m'écrire.

Meſſieurs Poiſſon pere & fils ſont enfin rentrez à la Comedie Françoiſe, ce qui donne lieu au Public d'eſperer un grand amandement dans la Troupe.

BIBLIOTHEQUE IMPERIALE IMPR.

BIBLIOTHEQUE IMPERIALE IMPR.

TABLE.

Dedicace de l'Auteur du present Livre à Son Alteſſe Royale Monſeigneur le Duc de Chartres. 3

Vers de M. Dufreſny preſentez à Son Alteſſe Royale Monſeigneur le Duc d'Orleans, Regent de France. 8

Ode de M. P. ſur le même ſujet. 14

Hiſtoire nouvelle & veritable. 24

Apologie de l'Auteur. 83

TABLE.

Réponse de Mendoce. 84
Ode de M. l'Abbé Pelegrin, sur le sujet proposé pour le Prix de l'Académie Françoise. 91
A M. de la Motte, Conte. 101
Tres beau raisonnement de l'Auteur. 111
*Lettre à Mademoiselle de L***.* 115
Sonnets sur les rimes proposées le mois dernier. 120
Bouquet. 129
Chanson. 133
Chapitre des Enigmes. 136
Livres nouveaux. Article digne de toute la curiosité du Lecteur, & convenable aux interêts de

TABLE.

l'Auteur. 141.

Autre belle Reflexion de l'Auteur. 145

Chapitre où il eſt parlé diſcretement & en peu de mots de l'Opera, de la Foire & de la Comedie. 148

Nouvelle galante. 154

Nouvelle de Melilla, Ville d'Afrique, voiſine de Ceuta, appartenante au Roy d'Eſpagne, & aſſiegée depuis longtemps par les Maures. 159

De Conſtantinople. 170

De Londres. 172

De Veniſe. 173

De Vienne. 174

TABLE.

De Hambourg. 178

D'Edimbourg. 183

Extrait d'une Lettre de Copenhague au ſujet de l'Ambaſſadeur de Perſe. 193

Extrait des Lettres de Londres. 194

De Paris. 201

De Vernon, en Normandie. 203

Article des Morts. 204

Mariages. 221

Vers de Madame V.. à la loüange de Monſieur le Regent. 227

Sonnet ſur le même ſujet. 233

Triomphe des beaux yeux d'Iris. 234

TABLE.

Questions dignes de l'attention, & des Réponses de tous les beaux esprits. 238

Ceremonie faite à S. Denis le jour de l'inhumation de Loüis XIV. 242

Ode à Messieurs de l'Académie Françoise, prononcée dans l'Académie le jour de la distribution des Prix, par M. Roy. 252

Vers Latins à la loüange du jeune Roy. 261

Compliment de l'Auteur. 264

Avis. 267

Avis. 272

Avis utile à tout le monde. 278

TABLE.

Avis. 280

Avertissement. 281

BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE IMPR.

Avis pour placer la Figure.

La Figure doit regarder la page 134